2

LE TORÉADOR,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par M. Tyrtée Tastet.

K

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 29 mai 1838.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
MIGUEL, toréador.	MM. DANGLADE.	LA DUCHESSE d'Herme.	Mmes STÉPHANIE
RODRIGUEZ, sorcier.	MONTIGNY.	AQUILINA.	ADÈLE-AL.
LE MARQUIS de Forligno.	MUNIER.	JACINTHA.	MÉLANIE.
Le Comte D'ARCOS.	REY.	UNE HÔTESSE.	FIRMIN.
UN SOUS-RÉGISSEUR.	FONBONNE.	SEIGNEURS, DAMES, ALGUAZILS.	

La scène se passe à Madrid, sous Philippe IV.

ACTE I.

Salon d'un hôtel à Madrid. Porte au fond. A droite, grande fenêtre donnant de plain-pied sur un balcon qui est censé dominer l'arène où se donnent les combats de taureaux.

SCÈNE I.

AQUILINA, JACINTHA, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Donnez-vous la peine d'entrer, mesdames, vous êtes les premières arrivées.

AQUILINA.

Mais non pas les dernières à venir, sans doute. Vous aurez beaucoup de monde, je pense.

L'HOTESSE.

Oh! rassurez-vous, mesdames, vous ne serez pas pressées, et personne

Digitized by Google

ne sera plus à l'aise et mieux placé que vous pour voir la grande solennité du jour à Madrid, la fameuse course de taureaux. Vous ne serez que trois à ce balcon, au lieu d'une vingtaine que vous auriez pu être.

AQUILINA.

Ah! tant mieux! mais comment?..

L'HOTESSE.

Je vois que cela vous étonne, et c'est bien fait pour ça... un original d'étranger, un Italien je pense... ah! par exemple, il a bien fait de s'y prendre à l'avance, et vous aussi, mesdames, car jamais il n'y a eu tant d'affluence. Le nouveau Toréador Miguel peut se vanter d'avoir une fameuse réputation. C'est du pain béni pour nous autres maîtres d'hôtels. C'est inimaginable la quantité de monde qui s'est présenté pour retenir ce balcon, mais il n'était plus temps. Pour en revenir à notre original, voilà dix jours qu'il se présente, comme vous veniez de retenir vos places, madame. — N'est-ce pas ici qu'une jeune et belle dame... — Il a bon goût l'étranger, pour le dire en passant, car je n'ai jamais vu de visage plus aimable, de tournure plus gracieuse, et vous ne devez pas manquer d'adorateurs, madame...—N'est-ce pas ici qu'une jeune et belle dame vient de louer des places pour voir le combat de taureaux? — Ici même, pour vous servir, et voilà le balcon...— C'est bien, je retiens tout le reste... et il a payé, payé comme un prince, le plaisir de se trouver avec madame, sans doute!

AQUILINA.

C'est bien... laissez-nous. (A part.) Qui cela peut-il être?

L'HOTESSE.

Si vous désirez quelques rafraîchissemens, à vos ordres, madame. L'hôtel du Soleil est le mieux pourvu de tout Madrid, on peut le dire.

(Elle sort.)

SCENE II.

LES MÊMES, excepté L'HOTESSE.

JACINTHA, qui était allée un instant sur le balcon, revenant en scène.

Enfin elle est sortie!.. qu'il me tardait de me trouver seule avec toi, chère Aquilina!

AQUILINA.

Et moi donc, bonne Jacintha. Que je bénis le hasard favorable qui m'a fait te rencontrer!

JACINTHA.

O mon Dieu, oui. Je me rendais toute seule au cirque, lorsque je t'aperçois et te reconnais. Tu m'offres une place, j'accepte de grand cœur. Le plaisir de te revoir après un an de séparation. Car voilà bien un an que je te laissai au théâtre de Séville, préludant déjà à une belle réputation d'actrice.

AQUILINA.

Tout autant, Jacintha. Et toi, tu venais débuter à Madrid, au théâtre du Prince. Tu me devançais d'une année.

JACINTHA.

Comment cela?

AQUILINA.

Je débute aussi demain au théâtre du Prince.

JACINTHA.

Toi?.. mais ô mon Dieu, j'aurais bien dû m'en douter. Où donc avais-je l'esprit? mais tu sais, nous autres actrices et jeunes femmes, nous avons tant d'occupations. Les jolis rôles, les beaux costumes, les galans, les rivalités. J'aurais dû le deviner. Ce ne pouvait être que de toi que j'entendais chaque jour dire au théâtre : Une jeune première de Séville... belle comme les amours... comédienne inimitable... les jeunes premières de Madrid n'auront qu'à se bien tenir, si elles veulent conserver la faveur du public et celle de leurs adorateurs. Je tremblais par avance. Aujourd'hui, je bénis le ciel, puisque j'apprends que c'est toi, et que nous ne vivrons plus séparées.

AQUILINA.

Noble Jacintha! je reconnais bien là ton bon cœur et notre ancienne amitié.

Digitized by Google

JACINTHA.

Moi d'abord, tu le sais, il n'y a que toi dont je ne pourrais être jalouse. Je te reconnais en tout pour ma supérieure. Mais avant tout, nous sommes amies, n'est-ce pas.

AQUILINA.

Oui, et pour toujours, grace à Dieu. Je sais trop le prix d'un cœur qui vous aime pour rester avec toi en arrière de tendresse.

JACINTHA.

C'est convenu. Mais maintenant vite, dis-moi. vite; car nous n'aurons jamais le temps. Vois d'ici la place qui se garnit de monde; le combat va commencer; et je n'en veux rien perdre. Raconte-moi tout ce qui t'est arrivé depuis un an, je veux tout savoir... tes succès au théâtre, à la ville, tout!

AQUILINA.

Tu le sais, Jacintha, je ne vis que par le cœur, et tu connaîtras... tout, quand je t'aurai dit : J'aime et je suis aimée.

JACINTHA.

Ah! toujours romanesque, voilà. Tu as bien tenu ce que tu promettais! tu mériterais toute ma colère...

AQUILINA.

Oh! tu aurais beau dire, Jacintha, cet amour prend toute ma vie.

JACINTHA.

Et voilà bien le mal, ma foi. A l'époque déjà où je t'ai connue, grands seigneurs et riches particuliers mettaient à tes pieds et leurs titres et leur fortune... je ne me donnerai que par amour, leur répondais-tu, et tu refusais... passe encore pour les titres, mais la fortune, les plaisirs, les honneurs, tout ce qui fait vivre!.. mais non, tu n'as jamais voulu en faire qu'à ta tête.

AQUILINA.

Et je bénis Dieu, car je suis heureuse.

JACINTHA.

Heureuse, aujourd'hui c'est possible, mais demain... la médaille d'amour a des revers bien terribles! et si ton beau Cid oublie sa Chimène?

AQUILINA.

Jacintha, pas un mot là-dessus. Oh! de tels soupçons me feraient mourir. Cesse, ou je me fâche.

JACINTHA.

C'est que, vois-tu, il n'y a rien de pernicieux au théâtre comme l'amour. Des amoureux passe. Beaucoup d'amoureux, c'est bien, c'est très bien... mais un amoureux, c'est trop, c'est beaucoup trop. L'amour chez nous doit être de la politique, jamais du sentiment. Va donc minauder au théâtre une scène coquette, le cœur gonflé de larmes... et puis quand la place n'est pas prise, ceux qui l'assiégent, et il y en a toujours beaucoup qui nous assiégent, eh bien! ceux-là sont autant de prôneurs, d'admirateurs; ils vous fondent une réputation, ils la soutiennent, ils vous portent, et, par dessus le marché, paient les frais de la guerre; mais tout cela pourtant est bien facile à concevoir; le calcul est bien simple.

AQUILINA.

Mon amie, nos idées ont de tout temps différé. Tu ne réformeras pas mon cœur, non plus que je ne changerais ton caractère. Parlons plutôt de lui.

JACINTHA.

Ainsi, tu l'aimes bien.

AQUILINA.

Oh! comme je sais aimer, plus qu'on ne saurait dire! c'est qu'aussi jamais plus beaux dehors ne servirent d'enveloppe à plus noble cœur. Plus heureuse que la plupart des femmes pour qui l'amour est une déception, l'idole de mon ame, je l'ai rencontrée plus aimable encore que je ne l'avais rêvée. Il a tant de distinction, Miguel!

JACINTHA.

Miguel?.. le Toréador qui débute aujourd'hui même, et dont on raconte tant de merveilles?

AQUILINA.

Lui-même! ne te l'avais-je pas nommé? folle que je suis! c'est par là

Digitized by Google

que j'aurais dû commencer, et son nom seul t'aurait révélé toute la grandeur de sa réputation et de son courage, toute la noblesse de ses traits et de son ame, toute la portée de l'amour qu'il peut inspirer.

JACINTHA.

Un toréador...

AQUILINA.

Un toréador, dis-tu! mais tu n'es donc pas Espagnole? un toréador! c'est le désespoir de tous nos grands seigneurs qui seraient fiers d'égaler son adresse et sa force: plusieurs même l'ont essayé. C'est l'amour de toutes nos grandes dames qui, lorsqu'il paraît sous les traits d'un Miguel, le rêvent pour roi de leurs pensées. Un toréador, c'est un artiste aussi! Pour lui des couronnes au cirque, comme pour nous à la scène; pour lui, les riches bourses gonflées de ducats, les joyaux des dames ravies; pour lui, les applaudissemens de la cour et du roi! (Allant au balcon.) Mais cette course ne commencera donc pas encore. Il me tarde tant de te le montrer! (Rieuse.) Et toi-même, garde-toi bien d'en devenir amoureuse et d'exciter ma jalousie. (Elle entre un instant au balcon.)

JACINTHA.

Pauvre Aquilina! quelle douleur si jamais il est infidèle! je frémis d'y penser. Oh! ne me parlez pas de l'amour.

AQUILINA, rentrant.

Je ne l'ai point aperçu, pourtant il ne peut plus tarder à se montrer au cirque, la cour vient d'arriver. (La porte s'ouvre, Miguel paraît dans le fond.) Mais le voici, regarde!

JACINTHA, fesant un signe d'approbation.

C'est bien, je te laisse. (Elle rentre au balcon.)

SCÈNE III.

MIGUEL, entrant tout rêveur, AQUILINA.

AQUILINA.

C'est toi, mon brave Miguel? que c'est donc bien à toi d'être venu me dire un mot avant la lutte! je reconnais bien là ton amour tendre, tes délicates attentions. Va, je t'en sais gré. (Le regardant plus particulièrement.) Mais qu'as-tu, Miguel, tu es triste, rêveur. Quel contre-temps ou quel malheur t'est-il survenu? mais parle, Miguel.

MIGUEL, tristement.

Je ne dois pas combattre le taureau d'aujourd'hui.

AQUILINA.

Toi, ne pas combattre aujourd'hui, ne pas débuter à Madrid sous les yeux de la cour! pauvre Miguel, perdre ainsi toutes tes espérances. Oh! tu dois bien souffrir, Miguel, et je partage ta douleur. Mais quel rival t'aura donc supplanté? Qui plus que toi s'est fait fort de combattre avec adresse et de mériter l'attention du roi? ce Roméro, peut-être!..

MIGUEL.

Aucun rival ne m'a supplanté, Aquilina, et cependant je ne dois pas combattre.

AQUILINA.

Mais si l'on a supprimé le combat, le peuple va se révolter.

MIGUEL.

On ne l'a pas supprimé, et cependant je ne dois pas combattre.

AQUILINA.

Oh! alors explique-toi donc, Miguel; car je ne saurais te comprendre.

MIGUEL.

Eh! je ne me comprends pas moi-même. J'ai honte de moi, Aquilina, honte et pitié! à toi seule j'oserais dire ceci, Aquilina: J'ai peur!

AQUILINA.

Toi, peur, Miguel, tu veux rire.

MIGUEL.

Non, je ne sais quel poids m'accable; ma tête se perd... mon cœur est oppressé... mes genoux se dérobent sous moi, et quand j'aurais la volonté... je n'aurais pas la force.

AQUILINA.

Mais tu n'y penses pas, rappelle ton audace et ta vigueur. Plus que jamais tu en as besoin aujourd'hui. Songe que tu viens pour faire admirer à Madrid un talent réputé sans égal à Séville.

Digitized by Google

MIGUEL.

J'ai beau faire! soins inutiles!.. et pourtant, Madrid était le but de tous mes désirs. A Madrid, à Madrid, me disais-je, c'est là que les hommes sont grands et que les femmes sont belles! c'est à l'air de Madrid que les forts poumons se dilatent; les hautes têtes s'échauffent à son soleil... le soleil de la cour! aujourd'hui il n'y faut plus penser. Un sombre pressentiment m'absorbe. Tout dans mon cœur, dans ma tête, soit avertissement du sort, soit terreur chimérique, tout au dedans de moi bourdonne: malheur!

AQUILINA.

Et quel malheur peut l'advenir, Miguel? écoute, car moi seule au monde ai le droit de te dire ce que je te dis ici : Devrais-tu succomber, il faut combattre. Et si tu meurs, je meurs!

MIGUEL.

Je le sais, Aquilina, et ne puis me résoudre à sacrifier une si chère vie.

AQUILINA.

Mais allons donc, Miguel, toi mourir, et moi craindre! va, tu es trop adroit pour succomber, et je te connais trop pour avoir peur; et je sais bien aussi quel degré de puissance à ton bras, quelle lucidité de coup d'œil à ta vue ajouteront les nobles spectateurs qui vont t'entourer. Le roi et toute la famille royale ont désiré te voir à cette lutte, et cette lutte sera comme toujours, un triomphe.

MIGUEL.

Non, je ne puis...

AQUILINA.

Mais tu es insensé, je ne te reconnais plus. Toi, pusillanime!.. eh bien! si tu ne veux pas combattre aujourd'hui, moi je ne débuterai pas demain au théâtre du Prince.

MIGUEL.

Quelle folie!.. et pourquoi cela?

AQUILINA.

Si tu as des caprices, je puis bien en avoir aussi, moi. Tu me désespères, Miguel. Moi qui me fesais une fête de t'admirer aux yeux de tous. Quand j'entendais raconter les exploits de tes rivaux, j'étais jalouse, jalouse pour toi, mon bien-aimé, et je me disais : qu'il paraisse et toutes les autres gloires s'effaceront. Et il en sera ainsi que j'ai rêvé, n'est-ce pas. Je veux que les femmes de Madrid soient toutes jalouses, car elles sauront, n'est-ce pas, que tu n'aimes que moi.

MIGUEL.

Enfant! mais alors un grand malheur plane sur deux têtes, te dis-je. Rien ne pourrait me l'ôter de l'esprit... non, je ne veux, je ne dois pas combattre.

AQUILINA, allant vers le balcon.

Et pourtant la course est sur le point de commencer. J'aperçois le roi qui tient en main la clé de la loge aux taureaux. Il va la lancer dans l'arène; c'est le signal, tu le sais. (Jetant un petit cri.) Ah!

MIGUEL.

Qu'est-ce donc?

AQUILINA, indifférente.

Ce n'est rien, c'est ton rival Roméro, qui vient d'entrer dans le cirque et promène son regard d'un air de triomphe; il semble chercher quelqu'un à défier.

MIGUEL, vivement, courant au balcon.

Où est-il? où est-il?.. oui, je l'aperçois, c'est bien lui.

AQUILINA *.

Oui, je commence à le croire, tu as raison, il ne faut pas combattre le taureau; le combat aura bien lieu sans toi.

MIGUEL.

Railles-tu? moi, ne pas combattre!.. oh! par la Vierge, quelque chose qu'il en puisse advenir, je combattrai, et vaillamment, encore! au revoir, Aquilina. (Fausse sortie.) Je cours montrer aux Castillans comment un enfant de Séville sait manier la dague et l'épée.

* Aquilina, Miguel.

Digitized by Google

AQUILINA.

Ah! je te reconnais enfin, Miguel; mais viens embrasser ton Aquilina, ta Naqui, comme tu dis dans tes bons momens de tendresse aimable. Elle aussi s'est faite belle pour s'efforcer d'être digne de toi. Vois. (Elle se regarde coquettement.) Embrasse-moi, cela te portera bonheur.

MIGUEL, l'embrassant avec effusion.

Oui, ma Naqui, mon amour, mon ange. Adieu, Naqui, adieu et au revoir! (Sortant.) Ah! Roméro, je veux te donner une leçon. (Il sort.)

AQUILINA.

Oui, cours, ame de ma vie; que Dieu et la sainte Vierge te soient en aide! Mais, j'y pense! et la relique du frère Peblo! (Elle montre un petit sachet suspendu à son cou par une chaîne d'or.) Malheureuse! j'ai oublié de la lui donner... courons... Il n'est plus temps!.. oh! s'il lui arrivait malheur par ma faute! son courage, son adresse, sauront-ils assez le protéger? Oh! qu'il est terrible de trembler pour les jours de celui qu'on aime! devant lui j'affecte une assurance qui est bien loin de mon cœur; lui parti, toutes mes terreurs surgissent à la fois.

SCENE IV.

AQUILINA, JACINTHA, quittant le balcon.

JACINTHA.

Eh bien! ai-je respecté scrupuleusement ton tête-à-tête?

AQUILINA.

Merci, bonne Jacintha, merci.

JACINTHA.

Ne me remercie pas trop, j'avais sous les yeux un spectacle bien de nature à faire passer le temps. Quelles riches toilettes! quels beaux seigneurs! les belles dames! En vérité, la cour d'Espagne est la plus magnifique du monde. Tiens, juges-en par toi-même.

(Elle va ouvrir le battant de la fenêtre resté fermé, et amène Aquilina de ce côté.)

AQUILINA.

Dieu! le beau spectacle! Jamais rien de si brillant ne s'est offert à mes yeux. Et mon Miguel va être le héros de cette fête.

JACINTHA.

Voilà le roi, là-bas, presque en face de nous; à son côté, la reine dans ses plus beaux atours. Il faut bien que je te fasse connaître Madrid, puisque j'y suis depuis un an, et que tu y arrives à peine.

AQUILINA.

Et derrière la reine, cette dame de haute taille et d'un air imposant, dont la toilette éclipse pour ainsi dire celle de Sa Majesté?

JACINTHA.

La duchesse d'Herme, mon amie. On voit bien que tu es nouvellement débarquée en ce pays, que tu ne la connais pas; veuve d'un des plus grands dignitaires du royaume, qui l'épousa pour sa beauté et lui laissa une fortune immense, elle écrase tout le monde de son luxe insolent. Première dame d'honneur de la reine, on dirait que toutes les deux changent continuellement de rôles. Si tout ce que l'on raconte de ses amours, est vrai, c'est celle-là qui n'a pas de scrupules amoureux.

AQUILINA.

Ce que l'on dit est exagéré, sans doute. Souvent le peuple se venge par ses propos de l'élévation des grands.

JACINTHA.

Je veux bien le croire, car je suis bonne fille et n'aime pas la médisance. Mais ses amans, dit-on, elle en change, elle en change... comme je voudrais te voir faire... mais en petit: une comédienne ne peut afficher le luxe d'une grande dame.

AQUILINA.

Folle!

JACINTHA.

Silence! le roi vient de jeter la clé, la fête commence, viens.

AQUILINA.

Non, je reste, la force m'abandonne. (Elle s'assied.) Ne perds pas Miguel de vue.

Digitized by Google

JACINTHA.

Je t'instruirai de tout... Qui vient là? ah! l'étranger, l'original... je te laisse. (Elle rentre sur le balcon.)

SCENE V.

AQUILINA, LE MARQUIS DE FORLIGNO.

LE MARQUIS, il entre sur le dernier mot de Jacintha, en disant à la porte.

Laissez, madame l'hôtesse... ne vous dérangez pas; j'ai bien su trouver seul... j'y suis.

AQUILINA, toujours assise.

Sainte Vierge, ayez pitié de moi, veillez sur Miguel!

LE MARQUIS.

L'occasion est des plus favorables... bienheureux marquis que je suis... par où commencer... je tremble... c'est que je l'aime en vérité... Allons, du courage... (S'avançant, à Aquilina.) Belle dame... (Mouvement d'Aquilina.) Oui, oui, c'est bien à vous que je m'adresse, et vous ne faites pas erreur.

AQUILINA.

Parlez, monsieur, je vous écoute. (Elle veut se lever.)

LE MARQUIS.

Ne vous dérangez pas, belle dame... je serais désolé... restez, restez assise.

AQUILINA.

Si vous le permettez...

LE MARQUIS.

Si je le permets! certainement, certainement... je disais donc, belle dame... Tenez, je ne sais pas dissimuler, et je vais droit au but. Je suis le marquis de Forligno, le dernier rejeton d'une famille princière, en Italie. Je suis riche, très riche, et le serai davantage encore; pour le moment, je suis attaché à l'ambassade de Naples. Je puis prétendre à tout, dans l'ordre social et politique, mais je n'aspire qu'à un rang élevé à la cour de Cythère. Une grace, la plus belle des trois graces... peut seule combler mon désir. Depuis quinze jours que je l'ai rencontrée à Madrid, depuis quinze jours je l'adore et ne respire que pour elle.

AQUILINA, distraite et rêveuse.

Miguel, pauvre Miguel!

LE MARQUIS.

J'ai tout fait pour me rapprocher d'elle, et n'ai pu y réussir qu'aujourd'hui. Je savais qu'elle avait loué deux places à un balcon pour voir le prochain combat de taureau; incontinent, j'ai loué tout le reste, pour me trouver face à face avec elle, seul et à l'abri de tout importun. Cet heureux moment est venu pour moi... faut-il vous dire maintenant, senora, quelle est la beauté pour laquelle je soupire? faut-il vous dire que vous faites le tourment de ma vie, et que vous pourriez en faire le bonheur.

(Il se jette à ses genoux.)

AQUILINA, se levant.

Je crois comprendre que vous m'aimez, dites-vous, et ne veux point m'offenser de ce que cet aveu peut avoir de brusque et d'insultant.

LE MARQUIS.

Moi, vous outrager, plutôt mourir, belle senora; mais ne me sera-t-il point permis d'espérer?

AQUILINA.

Rien, seigneur marquis... et je vais vous donner ici la mesure de ma franchise en vous fesant un aveu que peu de femmes hasarderaient à ma place, et qui ne vous est pas dû, puisque je n'ai pas l'honneur de vous connaître : Je ne m'appartiens plus!

LE MARQUIS, à part.

Bien, la place est prise! j'aurais dû m'y attendre: ces choses-là ne sont faites que pour moi. (Haut.) Et c'est là le seul motif...

AQUILINA.

Ce motif est tout-puissant, monsieur.

LE MARQUIS.

Eh bien! n'importe! il faut qu'à tout prix je mérite votre amour. (Aquilina le regarde avec fierté.) votre amitié. Je sais que vous débutez demain au théâtre du prince, et dût-il m'en coûter mille ducats, je veux que tout le parterre soit à votre dévotion. Je suis riche, je suis très riche.

Digitized by Google

SCENE VI.

AQUILINA, JACINTHA, LE MARQUIS.

JACINTHA, vivement.

La belle course, le merveilleux toréador! oh! cesse de trembler pour lui, Aquilina... Quelle dextérité! quel coup d'œil! quel grace à cheval! viens, viens donc, trembleuse! Les couronnes pleuvent sur l'arène, et tout le cirque trépignerait d'enthousiasme, s'il ne frémissait de saisissement et de terreur. (Elle la prend par le bras.) Viens, te dis-je, viens recevoir la couronne qu'il déposera sans doute au pied de ton balcon.

(Elle l'entraîne.)

AQUILINA, sortant.

Merci, bonne Vierge qui nous protégez.

SCENE VII.

LE MARQUIS, seul.

Est-elle enthousiaste, cette sennorita! (Il va s'asseoir.) La place est prise! ces quatre mots pourraient au besoin résumer toute ma vie. Désiré-je quelque chose, si j'y cours, qu'est-ce que je vois : la place est prise. Cet emploi à l'ambassade, je l'ai, pourquoi? parce que je ne l'ambitionnais pas; et un beau jour, quand je solliciterai le poste d'ambassadeur, uniquement parce que je désirerai, on me répondra : la place est prise! Cette senora, je l'aimais, et je l'aime encore. On me dira : Vous deviez bien vous attendre, en vous adressant à une actrice, à vous entendre répéter les quatre mots qui sont votre cauchemar. Eh bien! non, cent fois non! car là où je m'adressais, il doit toujours y avoir place pour tout le monde, ou a peu près. Pas du tout! il faut qu'elle se rencontre sage!.. c'est comme un fait exprès. Eh bien! je l'aime cent fois plus depuis que je la sais fidèle. (Se levant.) Essayons de nous distraire un peu... je suis furieux!.. (S'approchant du balcon.) Quelle foule! c'est une pyramide de têtes! Ces damnés Espagnols qui raffolent d'un pareil spectacle! et moi qui ne puis le souffrir... la vue du sang me fait horreur. Il est, comme cela, des répugnances instinctives... Aussi, comme je ne désire pas voir, il n'y a pas de danger que la place me manque, j'ai là à ma disposition tout un balcon que d'autres m'envient peut-être... (Applaudissemens et bravos au-dehors. Bravo, Miguel! bravo le Toréador!..) Ah! le combat à cheval est fini. Je puis me hasarder sur mon balcon maintenant; je ne verrai plus que les spectateurs.

SCENE VIII.

AQUILINA, JACINTHA, LE MARQUIS, puis MIGUEL.

AQUILINA.

Et penses-tu, maintenant, quand on aime un tel homme, qu'on puisse appartenir à un autre?

MIGUEL, du fond.

Aquilina, viens, âme de mon âme, viens dans mes bras!

LE MARQUIS.

Voilà le galant! beau gaillard, ma foi! Oh! oui, la place est prise, bien prise. Je puis m'aller promener sur mon balcon. (Il sort.)

AQUILINA.*

Je succombe à l'émotion de ma joie. Que tu as été superbe, Miguel. En vérité, tu t'es surpassé, mon beau cavalier.

JACINTHA.

Il faut convenir que Madrid n'est pas habitué à voir de telles prouesses, aussi, hommes et femmes n'avaient-ils pas assez d'yeux pour vous admirer! les femmes surtout!

MIGUEL.

Vous pensez, sennora?** Oh! oui, l'impression que je crois avoir produite n'est point ordinaire. J'ai cru saisir plus d'un frisson de voluptueuse crainte. Ce balcon royal surtout. Cette grande dame! comme elle est fière et belle! oh! c'est un noble état que le mien! et je n'échangerais pas aujourd'hui mon pourpoint de toréador contre un manteau de roi, mon

* Aquilina, Miguel, Jacintha.

** Aquilina, Jacintha au milieu de la scène, Miguel sur le devant.

Digitized by Google

épée contre un sceptre, ni mon beau cheval de bataille contre le fauteuil du trône. (Jacinta rentre au balcon.

AQUILINA.*

Un reproche, Miguel, mais un reproche terminé par un doux pardon. Pendant le combat, tu n'as pas semblé faire attention à moi, et après la victoire...

MIGUEL.

Après la victoire, enfant?

AQUILINA.

Tu ne m'as pas fait hommage de ton trophée, ce beau ruban vert à la corne du taureau. Ne veux-tu donc plus vaincre pour moi?

MIGUEL.

Pour toi, toujours pour toi, Naqui! mais je devais cet hommage à la reine, enfant!

AQUILINA.

Qui à son tour en a fait hommage à sa dame d'honneur.

MIGUEL.

Quoi, tu as vu? (Avec une sorte de joie.) Et moi aussi, je l'ai bien remarqué!

AQUILINA.

Tu répareras cet oubli, n'est-ce pas?

MIGUEL.

Oh! sans doute, ma bien aimée; mais je cours me disposer pour le combat à pied.

AQUILINA.

Et tu feras briller à tous les yeux ta légèreté, la souplesse de tes mouvemens où la grace se mêle à la force... mais ô mon Dieu! n'allais-je pas encore oublier la relique du frère Peblo. Oh! j'ai bien tremblé pour toi, Miguel; je te savais sans ta bonne sauve-garde.

(Elle passe le sachet autour du cou de Miguel qui s'agenouille.)

MIGUEL.

Merci, Aquilina, merci. (Il sort. Aquilina rentre sur le balcon.)

LE MARQUIS, se croisant avec elle.

Pardon, ravissante sénora, pardon.

SCENE IX.

LE MARQUIS.

Singulière manière de voir une course de taureaux que la mienne. Quand les autres sortent, moi je rentre... c'est plus fort que moi, je ne puis pas supporter l'effusion du sang; bons Espagnols, amusez-vous bien... moi j'attendrai que ma sénora daigne reparaître. (Il s'assied au fauteuil.)

L'HOTESSE, ouvrant la porte dans le fond.

Tenez, madame la duchesse, le voilà le seigneur à qui j'ai loué ce balcon.

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'est-ce? encore un importun? j'ai pourtant le droit d'être seul, j'ai payé pour cela.

LA DUCHESSE, à l'Hôtesse, toujours dans le fond.

C'est bien laissez-nous. (L'Hôtesse sort en s'inclinant avec respect.)

SCENE X.

LE MARQUIS, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, s'avançant.

Pardon si je vous dérange, seigneur cavalier.

LE MARQUIS, se levant vivement.

C'est à moi de vous faire mille excuses, madame. (il lui montre le fauteuil.)

LA DUCHESSE**

Veuillez m'écouter, seigneur cavalier.

LE MARQUIS.

Parlez, madame, je suis à vos ordres.

* Miguel, Aquilina.
* La duchesse, le marquis.

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Vous êtes noble sans doute.

LE MARQUIS.

Marquis de Forligno, pour vous servir, madame; le dernier rejeton d'une famille princière d'Italie.

LA DUCHESSE.

Ah! vous êtes noble et Italien. A ce titre seul et grace aux habitudes de complaisance obséquieuse communes à tous ceux de votre nation, je compterais beaucoup sur le succès de ma demande. (Elle s'assied.)

LE MARQUIS.

Oui, si la galanterie est française, la complaisance pour votre sexe, madame, est d'origine italienne.

LA DUCHESSE.

C'est un service que j'attends de vous.

LE MARQUIS.

Un de nos grands hommes modernes, je ne sais plus lequel, nous en avons tant de modernes grands hommes, a dit : si c'est possible, c'est fait; si c'est impossible, ça se fera. Je répète ses paroles, ne pouvant dire plus; je ferai comme lui, ne pouvant faire mieux.

LA DUCHESSE.

A merveille, seigneur marquis. Mais peut-être serez-vous encore mieux disposé à me servir quand vous connaîtrez mon rang.

LE MARQUIS.

Je brûle de l'apprendre, madame.

LA DUCHESSE.

Si vous étiez à Madrid depuis plus de temps, vous me connaîtriez déjà, seigneur marquis; mais vous n'y seriez jamais venu que vous n'ignoreriez pas mon nom.

LE MARQUIS.

J'aime à le croire.

LA DUCHESSE, se levant.

Je suis la duchesse d'Herme.

LE MARQUIS.

La première dame d'Espagne après la reine.

LA DUCHESSE.

Moi-même.

LE MARQUIS, à part.

On la dit fort galante, aurait-elle jeté les yeux sur moi, eh! pourquoi pas? elle est belle, sur mon ame, elle est superbe! il y aurait donc pour moi une place qui ne fût pas prise...

LA DUCHESSE.

Mon nom vous donne à réfléchir?

LE MARQUIS.

Moi réfléchir, jamais! je me mets aveuglément à la disposition de votre excellence.

LA DUCHESSE.

Vous avez loué ce balcon?

LE MARQUIS.

Tout entier, sauf deux places... le droit d'être à peu près seul que j'ai payé un peu cher, je suis très riche.

LA DUCHESSE.

Et de quelle façon recevriez-vous celui qui vous demanderait à partager votre empire d'une heure?

LE MARQUIS.

Il serait le mal venu, une seule personne exceptée.

LA DUCHESSE.

Laquelle?

LE MARQUIS.

Votre excellence.

LA DUCHESSE.

Vous avez compris mon désir.

LE MARQUIS, à part.

Ingénieux moyen! elle veut se donner une heure de tête-à-tête avec moi,

Digitized by Google

pour préluder à d'autres... elle est folle de moi à coup sûr; maintenant j'y parierais ma tête.

LA DUCHESSE.

Et pour ce service, seigneur marquis, je compte bien que vous daignerez assister à mes bals et à mes soirées.

LE MARQUIS, fesant un signe d'assentiment, à part.

Que disais-je? elle me veut avoir toujours à ses côtés.

LA DUCHESSE.

Et si jamais vous ou les vôtres avez besoin de la duchesse d'Herme, qui me rapportera cet anneau sera le bien-venu.

LE MARQUIS, prenant l'anneau.

L'anneau des fiançailles maintenant... de mieux en mieux... autre ruse ingénieuse. (Haut.) Oh! madame la duchesse...(Il se jette à ses genoux.)

LA DUCHESSE.

Relevez-vous, seigneur marquis, vous êtes fou; je n'aime cette posture que dans un amant ou bien un ennemi. Vous ne me voulez pas pour ennemie, je pense; et moi je ne songerai jamais à vous...

LE MARQUIS.

Jamais à vous... (A part.) Je suis joué! Encore une place prise sans doute.

LA DUCHESSE.

Ainsi je dispose librement de mon nouveau domaine. Veuillez faire venir la senora qui est à ce balcon, seigneur marquis, et nous laisser seules.

LE MARQUIS, à part.

C'est cela, elle me prend pour son valet, à cette heure, et pour combler la mesure, elle me force d'assister à ce combat, moi qui ai horreur du sang; mais je fermerai les yeux. Maudite duchesse! je suis d'une fureur. Je me dévorerais volontiers la main qui a donné le prix de ce balcon. (Il sort en saluant).

LA DUCHESSE, seule un instant.

Elle ne peut me faire obstacle, cette jeune fille; cela est trop jeune pour avoir une volonté, et trop faible pour opposer une résistance. Fasse le ciel!... mais, malheur à elle si elle se trouve sur mon chemin.

SCENE XI.

AQUILINA, LA DUCHESSE.

AQUILINA, sortant du balcon.

Qui donc peut me demander ici? La duchese d'Herme!

LA DUCHESSE.

Approchez, jeune fille... (A part.) Elle est bien, trop bien peut-être!

AQUILINA, à elle-même.

Dans quel but? je l'ignore... mais à sa vue j'éprouve là je ne sais quoi de fatal.

LA DUCHESSE.

Il n'est pas l'heure de trembler, sénora; répondez-moi?

AQUILINA, même jeu.

Que va-t-elle me dire?

LA DUCHESSE.

Vous connaissez le toréador Miguel?

AQUILINA.

Je le connais, madame.

LA DUCHESSE.

Serait-il un parent, un allié?...

AQUILINA.

Il est mon époux.

LA DUCHESSE.

Lui, votre époux! ne profanez pas ce mot, jeune fille.

AQUILINA.

Profaner! je ne vous comprends pas, madame.

LA DUCHESSE.

Celles de votre classe trouvent d'habitude nombre d'adorateurs, mais rarement un époux. N'est-il pas vrai, la belle actrice?

Digitized by Google

AQUILINA.

Celles d'une autre classe, pour avoir trouvé des époux, en avaient-elles toutes été plus dignes? dites, la grande dame...

LA DUCHESSE.

Tu me braves, je crois.

AQUILINA.

Je réponds, ce me semble.

LA DUCHESSE, à part.

Oh! r endons-nous maîtresse de nous-même; ne dépassons pas le but. (Haut.) Calme-toi, la duchesse d'Herme avoue son tort envers toi, jeune fille.

AQUILINA.

Je donne raison à cet aveu de la duchesse d'Herme, madame.

LA DUCHESSE.

Mais il n'est pas votre époux?

AQUILINA.

Il n'est que mon fiancé.

LA DUCHESSE.

Et vous l'aimez?

AQUILINA.

Dieu seul a le droit de sonder les cœurs au ciel, et sur la terre ce droit n'appartient qu'à ses ministres.

LA DUCHESSE.

Aussi n'usé-je pas d'un droit, car je te prie de répondre: tu l'aimes, dis-tu?

AQUILINA.

Autant qu'il est digne d'être aimé...

LA DUCHESSE.

Beaucoup alors?

AQUILINA.

Nulle expression ne peut le dire.

LA DUCHESSE, à part.

Oh! voila comme je l'aimerais aussi, moi!.. (Haut.) Tu es jolie...

AQUILINA.

On le dit.

LA DUCHESSE.

Il doit t'aimer beaucoup aussi, lui...

AQUILINA.

Je l'espère.

LA DUCHESSE, à part.

Je le crains. (Haut.) Mais bien insensée la jeune fille qui s'enchaîne tout entière à l'amour; l'avenir lui prépare de sinistres jours de misère hideuse, ou de mécomptes amoureux: que te restera-t-il alors?..

AQUILINA.

Pauvre, le travail... Délaissée, la mort!,.

LA DUCHESSE.

Mais, tu t'abuses, insensée; ne vaudrait-il pas mieux, tandis que tu le peux encore, asseoir le bien-être de ta vieillesse. Jeune comme tu l'es, jolie comme la madone, plus d'un grand d'Espagne... et tiens, ce marquis lui-même...

AQUILINA.

Oh! n'achevez pas! c'est trop. Oh! la grande dame a fait rougir la pudeur au front de la comédienne.

LA DUCHESSE.

Tu es de fer, jeune fille; mais ce qui ne ploie pas, on le casse.

LE MARQUIS, du balcon.

Ah! tout est fini, Dieu merci, adieu la fête: peut-on sortir madame la duchesse?

LA DUCHESSE.

A votre aise, seigneur marquis, venez. *

LE MARQUIS, rentrant en scène.

A mon aise, il s'en va bien temps... Oh! j'aurai toujours devant les yeux ce pauvre homme percé dans le flanc par la corne de ce taureau furieux. Oh! ce sang! ce sang! je vais tout voir rouge.

* Aquilina, la duchesse, le marquis.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

JACINTHA, AQUILINA, MIGUEL, LA DUCHESSE, LE MARQUIS.

JACINTHA, allant ouvrir la porte.

Voici Miguel, plus triomphant encore qu'à sa première course.

MIGUEL, entrant précipitamment tenant en main son petit drapeau rouge.

Tiens, Aquilina, tu m'as reproché d'avoir fait hommage du ruban vert à la reine; à toi du moins cette couronne. (Il lui tend une couronne.) *

LA DUCHESSE, la saisissant.

A la reine, à la reine encore et toujours, sujet déloyal.

MIGUEL, à lui-même.

Elle! oh! c'est bien elle!

LA DUCHESSE.

Cette couronne doit rejoindre le ruban.

AQUILINA.

Madame...

LA DUCHESSE, avec hauteur.

Brisons-là, sénora. Approchez, seigneur Miguel: (Le prenant à l'écart.) Le don que ma munificence de noble espagnole destine au vaillant toréador, en récompense de son courage, vous attendra demain au palais d'Herme.

MIGUEL.

J'irai le chercher, noble dame.

LA DUCHESSE.

C'est bien. (Elle sort lentement en jetant un long regard impérieux et fier.) **

LE MARQUIS, à Aquilina.

Vous aurez beau faire, à moins que vous me chassiez vous m'aurez demain soir à votre loge. Je veux contribuer et applaudir à vos succès; c'est une idée fixe, et vive Dieu, on est libre d'avoir une idée.

*** AQUILINA, à Miguel à l'écart.

Que t'a dit la duchesse?

MIGUEL.

Rien, mon amour... des complimens au nom du roi.

AQUILINA.

Tu me trompes, Miguel. Miguel, tu avais raison et c'est moi qui avais tort; tu n'aurais pas dû combattre, car un grand malheur ne planerait pas sur nos deux têtes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Cellule d'un aspect sombre; trois portes, une dans le fond, une autre de chaque côté de la scène.

SCENE I.

RODRIGUEZ, seul assis.

(Attirail de sorcier. Longue barbe grisonnante, etc. Il tient une lettre qu'il lit à haute voix.)

« Une femme du peuple, mais riche, et qui peut largement payer un » service, aura besoin ce soir du docteur Ignacio Rodriguez. Elle désire » l'interroger sur son avenir. Qu'il se trouve chez lui à dix heures. » Point de signature. (Se levant.) Oh! mais il n'était pas besoin de signer, duchesse d'Herme, pour que le faux Rodriguez, celui qui aujourd'hui cache ses trente ans sous les rides et la caducité d'une feinte vieillesse, reconnût ta main. Autrefois, ta plume te servit bien souvent à lui écrire d'amoureux messages; c'est bien toi qui as formé ces lignes, et dix ans n'ont pu me faire perdre la mémoire. Oui, il y a dix ans de cela: J'étais alors le jeune et beau Melchior, et un caprice de tes regards me livra l'empire de ton cœur.

* Jacintha, Aquilina, la duchesse, Miguel, le marquis.

** Jacintha, Aquilina, le marquis, Miguel.

*** Jacintha, le marquis, Aquilina, Miguel.

Digitized by Google

Triste empire! combien depuis je l'ai maudit! tous ceux que tu dois aimer sont marqués d'un sceau fatal. La tour de Ségovie pour moi, à perpétuité ses fétides cachots! Lasse de mon amour, que tu sus bien me punir d'un tort qui n'était pas le mien, ta froideur après tant de flamme. A perpétuité! mais je les ai rompus ces fers... Oh! quand, après mes dix ans de sombre désespoir, tu vas reparaître à mes yeux, pourrai-je rester maître de ma fureur? il le faudra pourtant! ce que je veux, ce n'est pas la vengeance qui tue, c'est la vengeance qui fait souffrir, et tu souffriras, Maria! Bénie soit la mort du vieillard dont j'occupe la place encore chaude dans cette lugubre retraite, et dont le nom et les habits me font reparaître vieux et sorcier dans ce Madrid, où, dix ans plutôt, je brillai jeune et superbe!.. Bénie soit-elle, car la superstition espagnole ne me laissera manquer de rien; bénie soit-elle, car déjà toi-même, belle duchesse, tu viens te livrer en mes mains! Va, pour toi je serai sorcier... et pour les autres aussi. Dix ans d'infortune ont payé d'un prix assez cher mon expérience du cœur, et cette expérience me tiendra lieu d'un faux savoir. Est-il donc rien, dans toute la filiation des événemens les plus compliqués, s'ils prennent naissance dans les passions humaines, rien que ne puisse prédire un esprit intelligent et attentif? Va, déjà je sais ce qui t'amène, duchesse! et des deux buts que désormais s'est proposés ma vie, l'un, je suis près de l'atteindre, ma vengeance sur toi; l'autre, mon pauvre Péblo, aura son tour. Frère bien-aimé! que sera-t-il devenu, depuis que je l'ai quitté? Il avait dix ans alors, et déjà promettait un cavalier plus accompli que son frère. Le retrouverai-je? aura-t-il été plus fort que son destin ne s'annonçait triste? (On frappe à la porte du fond.) On frappe, serait-ce elle déjà? du calme! (Il se rassied.)

SCÈNE II.

RODRIGUEZ, MIGUEL.

RODRIGUEZ, d'une voix de vieillard.

Le héros du jour, le beau Toréador chez moi?

MIGUEL.

Moi-même.

RODRIGUEZ.

Jeune homme, que me veux-tu?

MIGUEL.

Que tu me dévoiles mon avenir, vieillard. Ne le savais-tu pas? Ecoute, si tu es devin, parle, parle vite : Joie ou douleur, je veux tout apprendre. (Avec amertume et tristesse.) Mais si, comme je le crains, tu n'es qu'un imposteur adroit, avoue-le, vieillard, prends cette bourse, et je me retire.

RODRIGUEZ.

Tu es bien bouillant, jeune homme; mais cette fougue, charmante à ton âge, ne siérait plus au mien.

MIGUEL.

Parle, chaque instant de retard me fait mourir.

RODRIGUEZ.

Ce que tu désires connaître est donc d'un intérêt bien puissant dans ta vie, et le tient bien fortement au cœur.

MIGUEL.

Oh! ce que je désire connaître, mais pour moi c'est la vie! car jusqu'ici je n'ai pas vécu. Le voile qui me cachait mon néant s'est ôté de mes yeux. Une radieuse aurore s'est levée sur mon front. Je crois toucher à toute une ère nouvelle de gloire, de fortune et d'amour; amour, fortune et gloire plus vastes que je ne les avais rêvés; et tu t'étonnes de mon impatience... Ah! tu n'es pas devin, vieillard, et mes paroles et mes pas sont perdus. (Fausse sortie.)

RODRIGUEZ.

Arrête, jeune homme, et écoute-moi. Je ne suis pas devin, mais penses-tu que tout ce que tu viens de dire, je ne le savais pas; je ne suis pas devin, car avec toi je crois pouvoir user d'une franchise qui me nuirait auprès de tout autre, mais l'âge et le malheur ont donné à mon esprit une lucidité, à mon coup d'œil un tact d'observation qui peuvent t'être utiles. Et il ne tient qu'à moi de t'apprendre des choses qui inonderaient ton ame de joie.

Digitized by Google

MIGUEL.

Oh! parle donc, alors; si cette bourse ne suffit pas, ma course d'aujourd'hui m'a fait riche, et je puis te donner plus encore.

RODRIGUEZ, se levant.

Reprends ton or, jeune homme; ce que je veux de toi, c'est toute ta franchise, me la promets-tu?

MIGUEL.

Je le jure, mais parle.

RODRIGUEZ.

Avant ce nouvel amour, car c'est un amour nouveau qui s'élève et grandit en ton ame, avais-tu déjà connu le bonheur d'aimer? réponds.

MIGUEL.

Si j'avais aimé, vieillard, mais j'aime encore! un ange!.. ah! ne parlons pas d'elle! Pauvre Aquilina! quelle amère douleur va lui causer ce changement! tiens, je frémis quand j'y pense... Une si noble créature, toute d'amour et de dévoûment. Oui, oui, je l'aime encore; oui je l'aimerai toujours, car un cœur pareil au sien ne se rencontre pas deux fois dans une vie.

RODRIGUEZ, à lui-même.

Oh! ma vengeance sera plus belle que je n'eusse osé l'espérer. (Haut.) Mais pourquoi donc alors, si tu l'aimes encore...

MIGUEL.

Ah! tu ne comprends plus le cœur, vieillard, maintenant que le tien est de glace. Pourquoi, dis-tu, c'est que je suis un homme! pourquoi? c'est que dans ma poitrine vulgaire bat un cœur de noble et de roi. Aquilina, douce idéalisation de l'amour! pourquoi suis-je né du peuple? si j'étais né sur un trône, c'est avec elle que j'aurais voulu le partager...

RODRIGUEZ, à lui-même.

Chacune de ses paroles me remet une joie au cœur.

MIGUEL.

Assez de cette vie de misère et de combats sans gloire. Il me faut à mon tour les vastes appartemens aux riches lambris, où l'on respire à l'aise. Qu'un autre me remplace dans l'arène, et serve de passe-temps joyeux à ces oisifs opulens qui vous jettent un peu d'or en échange de votre vie à chaque instant risquée. Ce qu'il me faut aujourd'hui, c'est un rang, une opulence toute faite, un amour parfumé, un amour de soie et de diamans; ce qu'il me faut, c'est une noble épée de guerrier. Ce bras, qui jusqu'ici n'a combattu que pour l'amusement de mon pays, s'indigne de ne pouvoir enfin combattre pour sa gloire. Oh! meure aujourd'hui Miguel le toréador, pour revivre désormais en Miguel le capitaine. Et tout cela, je puis le conquérir avec elle! n'est-ce pas, vieillard, que je le puis? Tu le vois, je me suis révélé à toi tout entier; je t'ai mis à nu les plaies et les espérances de mon ame. A ton tour de parler; à ton tour de me dire ces secrets qui doivent inonder mon cœur de délices. Si tu sais, raconte; si tu ignores, invente; mais parle, oh! parle! et relève mon courage abattu.

RODRIGUEZ.

Ton courage abattu! quand l'avenir s'annonce si brillant et si vaste. Au cirque, ce matin, n'as-tu pas remarqué la duchesse d'Herme?

MIGUEL.

Oh! vieillard, tu es devin, car c'est elle! oui, c'est elle. Eh! qu'elle est belle, dis! et comme ses atours royaux ajoutent à sa majesté de souveraine.

RODRIGUEZ.

Eh bien! au cirque ce matin, le vieillard était assis au loin en face d'elle; mais si loin qu'il en fût, sa vue n'est pas tellement affaiblie qu'il n'ait pu remarquer...

MIGUEL.

Quoi?

RODRIGUEZ.

Quand le toréador a paru, la reine s'est penchée vers la duchesse, et ce qu'elle lui a dit... je l'ignore; mais elle parlait favorablement du beau Miguel, je le sais.

MIGUEL.

Achève.

RODRIGUEZ.

Et un désir, crois-moi, s'est fait jour dans le cœur de la grande dame, en même temps qu'une espérance.

Digitized by Google

MIGUEL.

Hélas ! qu'en sais-tu ?

RODRIGUEZ.

Car lorsque le roi a donné sa bourse à la grande dame, pour la jeter au Toréador, la grande dame y a glissé furtivement un de ses diamans, le plus beau.

MIGUEL.

Serait-ce bien elle ? le voici ! (Il montre l'anneau.)

RODRIGUEZ.

Et quand le Toréador s'est incliné au pied du balcon royal, fesant hommage du ruban vert à la reine...

MIGUEL.

La reine l'a pris...

RODRIGUEZ.

Mais c'est la duchesse qui porte à présent sur son cœur le ruban vert du Toréador.

MIGUEL.

Oui, oui, je te crois et tu dis vrai ; mais j'avais besoin qu'un autre l'affirmât pour ajouter foi à mon bonheur. Et ce que tu ne sais pas, c'est que je suis attendu demain au palais d'Herme.

RODRIGUEZ.

Et ce que je vais t'apprendre à mon tour, c'est que dans peu d'instants tu peux la voir ici.

MIGUEL.

Ici ?..

RODRIGUEZ.

Elle va venir.

MIGUEL.

Quoi ! ta science...

RODRIGUEZ.

Ma science ?.. mieux que cela !.. un mot d'elle qui m'avertit et me prie.

MIGUEL.

A cette heure avancée !..

RODRIGUEZ.

A cette heure, jeune homme, et seule et déguisée, et pour me consulter sur ton amour. Et tu douterais encore ! tu craindrais de te croire aimé ! tu n'es pas présomptueux, enfant !

MIGUEL.

Tant de passion en si peu d'heures !

RODRIGUEZ.

Ah ! tu ne connais pas encore la duchesse d'Herme ! ardente, elle désire : impérieuse, il faut lui obéir. Vois, premier esclave de sa pensée, son corps, qui frissonne peut-être de crainte, est en route pour obéir à son cœur qui la pousse en ce lieu.

MIGUEL.

Et je pourrai la voir, dis-tu ?

RODRIGUEZ.

Et lui parler, Miguel.

MIGUEL.

Comment ?

RODRIGUEZ.

Écoute : Tu vas sortir par cette porte. (La porte de gauche.) Car elle ne peut tarder ; guette l'instant où elle arrivera, et un quart-d'heure après rentre par ici. (La porte du fond.) Tu trouveras le champ libre.

MIGUEL.

Merci, vieillard, merci !

RODRIGUEZ.

Pars, et ale confiance en ta bonne étoile.

SCÈNE III.

RODRIGUEZ, seul.

Tel que je le voulais ! mieux que je ne le voulais ! cette jeune fille, il l'aime encore, et, je le crois, il l'aimera toujours ; il le disait avec un tel accent de vérité ! oh ! Maria ! Maria ! pour ton cœur l'ardent poison de la

Digitized by Google

jalousie! je te rendrai en tourmens ce que tu me donnas en infamie. Oh! puisses-tu l'aimer beaucoup pour souffrir davantage! mais elle l'aimera. Maria, femme de trente ans, commence à se voir à son dernier amour; et, si le premier amour est tendre et dévoué, le dernier est jaloux et opiniâtre. J'entends frapper, oh! cette fois c'est elle, je le reconnaîtrais à ma haine.

SCENE IV.

RODRIGUEZ, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, vêtue en femme du peuple élégante. A la porte du fond.

Veille et fais bonne garde, mon fidèle Bernardo, au retour tu seras récompensé richement.

RODRIGUEZ.

C'est bien elle!

LA DUCHESSE, s'approchant.

Docteur, tout Madrid retentit de vos merveilleuses révélations, j'ai besoin du secours de votre talent.

RODRIGUEZ.

Que désires-tu, ma fille? le passé, le présent, l'avenir, je puis tout dérouler à tes yeux.

LA DUCHESSE.

Oh! le présent, docteur, le présent et l'avenir! le passé, peut-être l'écouterai-je ensuite... vite, savant docteur, ne voyez-vous pas l'impatience qui me dévore.

RODRIGUEZ.

Asseyez-vous, ma fille, et consultons ces cartes.

LA DUCHESSE, s'asseyant. *

Quoi! ne pourriez-vous sans leur secours?..

RODRIGUEZ.

Je puis tout.

LA DUCHESSE.

Parlez!

RODRIGUEZ.

Ta main alors.

LA DUCHESSE.

Voici.

RODRIGUEZ.

Main de reine! ton front.

LA DUCHESSE.

Voyez.

RODRIGUEZ.

Une couronne ducale est sa parure accoutumée.

LA DUCHESSE.

Quoi! vous devinez?

RODRIGUEZ.

Tout!

LA DUCHESSE.

Eh bien! m'aimera-t-il?

RODRIGUEZ.

Il t'aimera.

LA DUCHESSE.

Bientôt?..

RODRIGUEZ.

Il t'aime.

LA DUCHESSE.

Déjà!

RODRIGUEZ.

Déjà.

LA DUCHESSE, se levant.

Ah! si vous dites vrai, docteur, si j'obtiens cet amour dont la pensée fait ma joie, je suis puissante et riche; eh bien! mes trésors sont à vous, ma puissance vous est acquise. Je changerai votre cellule en palais, votre habit de misère en vêtemens royaux, votre nom obscur en la renommée

* La duchesse, Rodriguez.

Digitized by Google

du plus savant docteur du monde! * oh! puisque tout vous est connu, vous savez comme je l'aime! quand mes regards sont tombés pour la première fois sur lui, il s'est offert à moi comme une révélation. Oui, dans ma vie, plus remplie d'événemens encore que de jours, mon cœur a subi des impressions profondes; jamais aucune semblable à celle d'aujourd'hui! à cet amour, à cet homme est désormais attachée irrévocablement ma destinée; je ne puis plus souffrir que par lui, par lui seul je puis être heureuse!

RODRIGUEZ.

Aimez-le, aimez-le, duchesse, et quel homme fut jamais plus digne de votre amour? je vous l'apprends, moi qui sais tout, la beauté de ses traits est au-dessous de la beauté de son ame; élevez-le jusqu'à vous, duchesse, il ne montera jamais si haut que son mérite ne domine sa fortune.

LA DUCHESSE.

Oui je l'éleverai jusqu'à moi, oui j'en ferai l'un des seigneurs les plus puissans du royaume! et s'il est si mâle et si fier sous le simple pourpoint du toréador, qu'il sera noble, mon Dieu, sous le manteau de cour! oui je l'élèverai, car c'est ma volonté; et qui oserait blâmer ce que je veux? mais dis-tu vrai, vieillard.

RODRIGUEZ.

Si je dis vrai? et quelle preuve donc te faut-il de ma science? est-ce toi qui m'as révélé ton rang? n'ai-je pas lu tes titres et ton nom sur ta figure, duchesse d'Herme?..

LA DUCHESSE.

Oui, ton savoir est grand, mais ma crainte de ne pas être aimée est si terrible; tu connais aussi le passé, dis-tu? eh bien! parle. Un mot, un secret de ma vie!.. que ta science du passé me soit un gage de celle de l'avenir.

RODRIGUEZ.

Ah! tu veux savoir de moi ton passé, duchesse... eh bien! écoute : dans tes nuits d'ivresse, as-tu oublié, dis, le beau Melchior?..

LA DUCHESSE.

Melchior!..

RODRIGUEZ.

Tu l'aimais bien, duchesse, et lui t'aimait aussi, Melchior; mais plus tard... faut-il te dire par quelle infernale trame tu lui ravis à jamais la liberté.

LA DUCHESSE.

Assez, assez...

RODRIGUEZ.

Ah! tu veux savoir ton passé, eh bien! il faut m'entendre.

LA DUCHESSE, anéantie.

Te tairas-tu, vieillard! pourquoi me poursuivre de ta haine.

RODRIGUEZ.

Moi de la haine pour toi, ma fille. (A part.) Contenons-nous. (Haut.) Vois, je suis calme, je raconte le passé et plonge un regard dans l'avenir.

LA DUCHESSE.

Oui, ta science est surnaturelle, va, je crois tout; ne parle plus de lui.

RODRIGUEZ.

Lui! oh! que ses tortures sont cruelles! que ton crime impuni lui cause d'affreux désespoirs! car je lis aussi dans les cœurs; et tiens, toi qui as voulu trouver dans le passé un gage de l'avenir, veux-tu que je te donne encore un gage de mon pouvoir à mettre à nu sous mes yeux les poitrines humaines? eh bien! en ce moment, songeant à Melchior, j'aurais dû le tuer! dis-tu dans ta pensée...

LA DUCHESSE, d'une voix sombre.

Oui, il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

RODRIGUEZ.

Juste ce que j'achevais de lire au fond de ton ame.

LA DUCHESSE, se levant **.

Ah! tu es Satan en personne, qui torture par avance un damné.

RODRIGUEZ.

Non, non, je suis devin, ma fille. Mais après la blessure, le baume.

* Rodriguez, la duchesse.
** La duchesse Melchior.

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Que diras-tu, vieillard, qui guérisse le poison de tes discours.

RODRIGUEZ.

Il va venir, ton bien-aimé.

LA DUCHESSE.

Qui? lui, Miguel!

RODRIGUEZ.

Il vient ici, crois-moi, dévorant l'espace; ici pour consulter aussi le devin sur l'avenir de son amour; ici pour savoir de moi s'il doit vivre de ses espérances, ou mourir de son désespoir.

LA DUCHESSE.

Que n'est-il vrai?

RODRIGUEZ.

Et tu répondras pour moi, n'est-ce pas, ma fille? abreuve son cœur de triomphe et de joie, car ton bonheur désormais est tout dans cet amour.

LA DUCHESSE.

Oh! qu'il vienne! qu'il vienne!

RODRIGUEZ.

Le voici. Je te laisse. Nous nous reverrons au palais d'Herme!

(Il sort par la porte de droite.)

LA DUCHESSE, seule.

Va-t-il venir? oui, oui! la science de ce vieillard est profonde! (Miguel entre.) C'est lui!

SCÈNE V.

MIGUEL, LA DUCHESSE.

MIGUEL, entrant, à lui-même.

La voilà! (Dans le fond, d'un air rêveur, assez haut pour être entendu de la duchesse, et comme s'il se croyait seul.) Oh! ma tête se perd! n'est-ce pas d'un fou ce que j'ai rêvé?.. insensé, qui vais comme un enfant laisser prendre mon cœur à l'amour d'une grande dame!.. presque reine! oh! n'importe, je l'aime! elle ne l'apprendra jamais; et je l'aime, car je fus créé pour l'aimer; car Dieu m'a jeté sur la terre comme l'encens vivant qui doit éternellement brûler aux pieds de sa création la plus belle.

LA DUCHESSE, sur le devant de la scène.

Le docteur disait donc vrai!

MIGUEL, même jeu.

Ah! pourquoi venir confier à ce vieillard ces mouvemens d'un cœur en délire. Mes présomptueuses espérances, à qui les dévoiler qui ne dût pas en rire? la force m'abandonne. Non, non! cet avenir de muette douleur, d'aspirations infructueuses, je n'oserai jamais l'entendre.

(Il fait quelques pas comme pour sortir. La duchesse, qui s'est placée sur son passage, le retient.)

LA DUCHESSE.

Découragé, avant que d'avoir entrepris.

MIGUEL.

Qui es-tu, toi qui me parles de courage? (Regardant la duchesse.) Rêvé-je? n'es-tu pas une apparition magique? oui! c'est un magicien qui habite ce séjour, et tu n'es qu'une vaine chimère. Oh! mais qui que tu sois, reste, reste, toi qui me retraces une image adorée!..

LA DUCHESSE, à elle-même.

Oh! je me sens renaître à sa voix toute de poésie et d'amour.

MIGUEL.

Viens, viens que je te regarde, que je rassasie ma vue de tes charmes divins, sans la fatiguer jamais. Sur elle j'ose à peine lever les yeux!.. sa présence m'impose; devant elle mon œil se meurt d'amour et ma langue est muette. Elle est si grande dame! mais elle est plus belle encore.

LA DUCHESSE.

Tu l'aimes donc bien, cette grande dame!

MIGUEL.

Si je l'aime!.. oh! je puis te le dire, à toi, sa vivante image; car si tu lui ressembles, au moins toi tu es du peuple; tes vêtemens le disent. Si je l'aime! mais j'en perdrai la tête et le repos! si je l'aime! mais toi qui es si belle, car tu lui ressembles, combien de fois n'as-tu pas dû te dire

Digitized by Google

devant un éloquent miroir : Oh ! cette taille mériterait de royales parures ! oh ! ce front est digne d'une couronne de duchesse ! eh bien ! tout ce que tu mérites sans le posséder, elle le mérite aussi, et, pour mon désespoir, elle le possède.

LA DUCHESSE.

Pourquoi désespérer ? les mortels se tiennent tous par le cœur, et la passion ne confond-elle pas toutes les fortunes ?

MIGUEL.

Non, je ne puis lever les yeux sur elle sans en être ébloui.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! écoute-moi, moi qui lui ressemble, moi qui, tu disais vrai, suis une apparition magique venue à la voix du nécroman. Je serais duchesse et reine que je serais fière de t'aimer. Ignorerais-tu donc, Miguel, ce que tu vaux toi-même. A ton tour ne te dis-tu jamais : Oh ! le manteau de cour siérait à mes nobles épaules ! oh ! mon front ne déparerait pas la toque empanachée d'un grand ni la couronne d'un comte ! tout ce dont tu t'es cru digne, Miguel, voici l'occasion pour toi de le conquérir.

MIGUEL.

Quoi ! ne me trompes-tu pas ? oh ! que faut-il faire, alors ?

LA DUCHESSE.

Aimer, Miguel, aimer toujours, et prendre courage.

MIGUEL.

Oh ! l'amour est bien là, mais le courage a disparu.

LA DUCHESSE.

Et puis, Miguel, il faut quitter cette Aquilina qui te perd, cet amour indigne de toi.

MIGUEL.

Quitter Aquilina !

LA DUCHESSE.

Il le faut, t'ai je dit ! les grandes dames n'aiment pas ces rivalités qui les font rougir.

MIGUEL.

Et pour tout cela serai-je aimé ?

LA DUCHESSE.

Peut-être l'apprendras-tu demain au palais d'Herme !

(Elle sort par le fond.)

MIGUEL, seul et triomphant.

A moi le bonheur ! à moi l'éclat et la gloire ! je suis aimé ! (Aquilina est entrée par la porte de gauche.) Aquilina ! grand Dieu !

SCENE VI.

AQUILINA, MIGUEL.

MIGUEL.

Ici, toi, Naqui !

AQUILINA.

Moi-même, Miguel, et c'est ta faute, hélas ! si j'y suis jamais venue.

MIGUEL.

Ma faute, Aquilina, que veux-tu dire ?

AQUILINA.

Ecoute, Miguel : tiens, il est inutile de dissimuler ; un grand chagrin m'attriste le cœur, tu ne m'aimes plus, Miguel.

MIGUEL.

Moi, ne plus t'aimer ! qui peut te faire croire ?..

AQUILINA.

Ah ! depuis la fatale course d'aujourd'hui, tu n'es plus le même, Miguel. Une secrète impatience te mord et t'agite ; un désir caché te ronge le cœur... lequel ? je crains, hélas ! de l'avoir deviné. Ah ! que souhaitais-je, insensée, quand je demandais pour toi l'admiration des fêtes royales ? qu'ai-je fait ce matin quand je t'encourageais à combattre ? pourquoi n'ai-je pas écouté le pressentiment qui te criait : malheur ! mais c'est moi qui l'ai voulu, j'en porte bien la peine. Je désirais que les femmes de Madrid fussent jalouses de moi. Hélas ! c'est à moi maintenant peut-être d'être jalouse des femmes de Madrid.

MIGUEL.

Enfant ! mais tes soupçons n'ont pas le moindre fondement.

Digitized by Google

AQUILINA.

Oh ! je sais bien ce que je dis, Miguel, et tu n'es plus le même. Toi d'ordinaire si prévenant, c'est à peine maintenant si tu remarques ma présence. Elle te gêne, dirait-on. Toi si heureux encore ce matin auprès de ta Naqui, tu es maintenant triste et rêveur avec elle. Ce changement est trop sensible, Miguel, pour que je me sois trompée en l'apercevant, tu ne m'aimes plus !

MIGUEL.

Je ne t'aime plus !.. tiens, ne parle pas ainsi, ou tu vas me faire mourir de chagrin. Je te l'ai dit souvent, Aquilina, le jour où mon cœur aura cessé de t'appartenir, c'est qu'il aura cessé de battre. Oh ! sur ce cœur, sur ce cœur, Aquilina, et crois à mon amour dans mes ardens baisers !

(Ils s'embrassent avec transport.)

AQUILINA.

Oh ! je m'étais donc trompée. (A part.) Et je n'ai pas besoin des secrets magiques du docteur. (Haut.) Maintenant nous pouvons partir.

MIGUEL.

Non, pas encore, ma bonne Naqui, tiens, asseyons-nous et causons un peu. (Il place les chaises, à part.) Aurai-je le courage ?..

AQUILINA.

Ne serions-nous pas mieux...

MIGUEL.

Une minute seulement !..

AQUILINA.

Comme tu voudras. (Ils s'asseyent.)

MIGUEL.

Tu devrais bien me faire un plaisir, Aquilina...

AQUILINA.

Lequel ?

MIGUEL.

Non pas un plaisir, un service...

AQUILINA.

Quoi ?

MIGUEL.

Non, pas un service...

AQUILINA.

Explique-toi.

MIGUEL.

Tiens, dans notre intérêt à tous deux, dans ton intérêt au théâtre, et dans le... mien... puisque le mien est à jamais lié au tien... nous devrions...

AQUILINA.

Mais quoi ?.. parle !

MIGUEL.

Nous devrions... nous séparer ! (Ils se lèvent.)

AQUILINA, attérée.

Nous séparer... nous séparer... Miguel !..

MIGUEL.

Oh ! mais j'irai te voir souvent... tous les jours !

AQUILINA, le cœur brisé.

Dieu m'est témoin que, de toutes les choses que tu aurais pu me demander, Miguel, aucune ne t'eût été refusée par moi... ma vie t'appartient de bon cœur ; mais cela...

MIGUEL.

Tu me le refuses ?

AQUILINA.

Non pas, Miguel, non, tu ne me comprends pas ; je ne puis rien te refuser ? n'es-tu pas mon maître. (Eclatant en sanglots.) Oh ! mais cela me fait mal... bien mal à t'accorder...

MIGUEL.

Oh ! Naqui, Naqui ! cache-moi ces larmes, elles me fendent le cœur.

AQUILINA.

Oh ! c'est bien mal à toi, Miguel ! c'est donc pour cela que tu étais aimable tout-à-l'heure avec moi, que tu me rappelais nos beaux jours.

MIGUEL.

Oh ! tes reproches m'accablent.

Digitized by Google

AQUILINA.

Des reproches, Miguel, je n'en fais aucun. (A part.) Ah! je suis bien malheureuse!

MIGUEL.

J'irai te voir souvent, je te le jure.

AQUILINA.

Quand tu voudras, Miguel; je veux tout devoir à l'amour, rien à la contrainte. Je désire que tu trouves une femme qui te rende plus heureux que moi.

MIGUEL.

Jamais! jamais! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.) Adieu, Naqui, adieu!...

AQUILINA.

Adieu, Miguel!..

MIGUEL, s'en allant, à lui-même.

Ame douce et résignée... oh! je suis bien lâche. (Revenant.) Tiens, je ne sais ce que je veux. Pardonne, pardonne-moi. (A Rodriguez qui paraît.) Ah! docteur, veillez sur elle. Je me déteste et me maudis.

(Il sort par le fond.)

AQUILINA, assise.

Oh! mes sanglots maintenant peuvent éclater à l'aise... (Elle pleure.) Ah! j'oubliais!.. oh! ce que j'étais venue chercher, maintenant plus que jamais j'en ai besoin.

SCENE VII.

AQUILINA, RODRIGUEZ.

AQUILINA, apercevant Rodriguez.

Tenez, docteur, de l'or, des bijoux... prenez mes bijoux... et je vous donnerai plus encore... Aquilina est riche... mais rendez-lui, oh! rendez-lui Miguel.

RODRIGUEZ.

Je compâtis sincèrement à ta douleur; mais je ne puis rien pour toi, jeune fille.

AQUILINA.

Rien?.. quoi rien! est-ce bien vrai ce que vous dites là, docteur; mais vous ne connaissez donc pas la magie comme on le proclame; ah! c'est que je ne vous ai pas assez promis, peut-être!.. eh bien! pour vous tout ce que je gagnerai... tout pour vous... mais par pitié, par grâce: (Se jetant à ses genoux.) Comment réveiller l'amour au cœur de Miguel?

RODRIGUEZ.

Relève-toi, jeune fille; ta douleur m'est pénible, et plus que toi peut-être je désire dans l'avenir le retour de ton bien-aimé. Je ne veux pas t'abuser; je n'ai point de secrets magiques, non! mais je vais te dire un secret du cœur...

AQUILINA.

Achevez, docteur.

RODRIGUEZ.

Sois toujours bonne et douce avec Miguel. Jamais de menaces, jamais de colère; cache tes larmes, mais en laissant voir que tu as pleuré; il n'y a que le lâche qui ne soit pas tenté de fermer les blessures du cœur bon et résigné qui saigne par sa faute, et ton Miguel n'est pas un lâche.

AQUILINA.

Et s'il ne revient jamais pourtant...

RODRIGUEZ.

Il te restera toujours une dernière ressource que le temps apporte ordinairement avec lui.

AQUILINA.

Laquelle, docteur?

RODRIGUEZ.

Il faudra l'oublier.

AQUILINA, se laissant tomber sur la chaise.

Il faudra donc mourir!..

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Une élégante loge d'actrice, porte à chaque angle du fond; on vient du dehors par celle de gauche, du théâtre par celle de droite. Au milieu dans le fond toilette avec bougies allumées et sièges; à gauche sur le devant table avec tout ce qu'il faut pour écrire; à droite riche sopha.

SCENE I.

AQUILINA, JACINTHA.

(Au lever du rideau elles entrent en scène. Elles sont vêtues toutes deux de costumes charmans, tout ce que l'actrice aura imaginé de plus gracieux à son choix.)

AQUILINA, au fond.

Je puis à peine me soutenir.

JACINTHA.

Oui, l'émotion du triomphe!

AQUILINA.

L'émotion du triomphe, dis-tu! ah! tu feins de ne pas me comprendre... le triomphe!

JACINTHA.

Allons, du courage, nous voici dans ta loge, ne crains pas de t'appuyer sur moi, pauvre Aquilina. (Elles arrivent en scène.)

AQUILINA.

Merci, bonne Jacintha, merci. Oh! sans toi je succomberais sous le poids de ma douleur. J'ai besoin de toi, non pas pour me consoler, ma peine n'est pas de celles qui se consolent; mais je n'y saurais tenir si je n'avais auprès de moi un être aimable et bon qui veut bien y compâtir. Ne m'abandonne pas, Jacintha!..

JACINTHA.

Chère Aquilina, jamais!

AQUILINA.

J'y compte! Ah! reposons-nous. (Elles s'asseyent.)

JACINTHA.

Mais en ma qualité d'amie, permets-moi de te donner quelques petits conseils. Je ne te dirai pas, comme de maladroits consolateurs pourraient le faire, que tu as tort de souffrir; ce n'est pas pour son plaisir qu'on souffre; mais ce que tu pourrais bien faire, et tu le feras ou nous nous fâcherons, c'est d'essayer à te distraire, à faire diversion à ton chagrin; ceci est plus ou moins difficile, suivant l'intensité du mal, mais enfin c'est possible. (Aquilina fait un signe de négation.) Ne hoche pas ainsi la tête; il y a tant de moyens de se distraire. Avec toute autre que toi ce serait déjà fait; le public t'a si bien accueillie, ton entrée en scène a été un véritable triomphe. Et puis, à chaque nouvelle parole de ta bouche, l'admiration a redoublé... c'est que tu as été bien gracieuse, bien inimitable, Aquilina, et ce costume te sied à ravir.

AQUILINA.

Oh! si tu savais, Jacintha, tous les efforts qu'il m'a fallu faire. Conçois-tu, feindre le sourire, avoir la gaîté sur les lèvres, quand la mort est dans le cœur.

JACINTHA.

Et nul spectateur, il faut le dire, n'a pu s'en douter. A te voir ainsi rieuse et folle, qui ne t'aurait crue la coquette et sémillante jeune fille que tu représentais?

AQUILINA, se levant,

Non, je ne pourrai tenir longtemps à cette vie. Pourquoi ma réputation de Séville m'a-t-elle devancée à Madrid. Pourquoi ai-je dû débuter dans cette pièce de fou rire, dans ce rôle, mon triomphe, dit-on, mais dont la gaîté me poursuit et me raille comme une incessante ironie. Ah! si j'étais apparue aux yeux de la foule dans un rôle d'épouse trahie ou d'amante délaissée, ses applaudissemens ne m'auraient pas accueillie; mais les sanglots convulsifs de ma douleur non simulée auraient vibré dans tous les cœurs, auraient mouillé toutes les paupières. Non, le public ne sait

Digitized by Google

point assez ce que coûtent souvent à l'acteur ces applaudissemens qu'on lui accorde avec tant de peine; et parfois s'il pouvait l'apprendre, ce n'est point en murmures approbateurs qu'il paierait ses efforts, mais en larmes de généreuse pitié et de sympathique tristesse.

JACINTHA.

Ah! ne va pas te plaindre du public, ingrate; rien n'a manqué à ton ovation, ni la joie de ceux qui t'aiment, ni le dépit de tes ennemis. As-tu remarqué dans sa loge l'altière duchesse d'Herme?

AQUILINA.

Eh! dans la préoccupation qui m'absorbait, pouvais-je remarquer autre chose que lui, lui toujours! Miguel que pour la première fois je n'avais pas vu de tout un jour, Miguel que j'adore, Miguel qui me fait tant souffrir! mes yeux le cherchaient dans la salle, et mon cœur l'a bientôt rencontré. Ah! qu'une autre joue pour la foule, moi je jouais pour lui. Eh! pense-tu que sans sa présence adorée, ma faible nature eût pu résister à tant d'efforts. Mais il était-là! oh! soyons charmante, me disais-je, pour que Miguel m'aime encore. Que tout, autour de lui, lui parle avec éloge de sa Naqui. Il a de l'amour-propre, Miguel; chaque applaudissement qu'il entendra retentir à son oreille, lui mettra une pensée pour moi de plus dans le cœur.

JACINTHA.

Tiens, te voilà comme je t'aime. Tu es, dans ce degré d'exaltation, favorable au génie; je veux en profiter pour te faire répéter ta scène d'entrée au second acte, cette scène si joyeuse et si folle; je crains pour toi, si tes idées tristes te reprennent, que tu ne puisses jamais la dire aussi bien que tu fesais à Séville; veux-tu?

AQUILINA.

Oh! je veux bien, commençons.

JACINTHA.

Je te donnerai la réplique. C'est moi qui jouerai ce rôle de tyran burlesque et rébarbatif... (Elle va prendre la brochure.)

* AQUILINA, qui est retombée dans sa mélancolie.

Hélas! qu'a-t-il fait de tout ce jour qu'il a passé sans me voir; je crains d'en trop deviner le fatal emploi.

JACINTHA.

Ah! te voilà redevenue rêveuse; il n'y a plus rien à faire de toi.

AQUILINA.

Oh! si! si... Jacintha, pardonne... (Elles se disposent à répéter.)

SCENE II.

LE MARQUIS, AQUILINA, JACINTHA.

LE MARQUIS, s'élançant de la porte de gauche un bouquet à la main.

Où est-elle? où est-elle... (L'apercevant.) Ah! ravissante!.. sénora... ravissante, parole d'honneur.

AQUILINA, avec une politesse réservée

Vous êtes trop bon, seigneur marquis.

LE MARQUIS.

Je ne suis que juste, sénora, je ne suis pas même juste! tous les superlatifs de la langue italienne réunis ne suffiraient pas à exprimer l'admiration que vous méritez: brava, bravissima, maravigliona, et le reste, il y en aurait jusqu'à demain... me permettrez-vous de vous offrir ce bouquet, sénora.

AQUILINA.

Volontiers, seigneur marquis, à titre d'amitié...

LE MARQUIS.

Ah! si vous pouviez entendre les éloges que la salle entière fait de votre talent! on n'en vit jamais un pareil à Madrid... s'écrie tout le monde! cette jeune actrice ira loin, dit celui-ci... ira loin, mais elle n'est déjà pas mal arrivée, reprend celui-là, elle doit grandir encore, ajoute un troisième... une acclamation unanime enfin... les gens du parterre que j'ai payés pour applaudir n'ont pas eu une tâche bien pénible, ma foi.

(Aquilina est allée s'asseoir rêveuse.)

* Aquilina, Jacintha.

Digitized by Google

JACINTHA.*

Je vous en remercie pour la sénora, seigneur marquis.

LE MARQUIS.

C'est bien à eux plutôt de remercier... mais c'est tout-à-l'heure qu'il fera beau... les couronnes vont pleuvoir!.. une averse!.. pour moi je m'en étais muni d'une à tout hasard, maintenant je suis furieux d'avoir été si mal avisé : j'aurais dû en acheter douze douzaines, et ce n'eût pas été encore assez.

JACINTHA.

C'est trop de dévoûment, seigneur marquis, et je suis en vérité confuse pour mon amie... mais vous voyez... elle est triste... elle pleure.

LE MARQUIS.

Elle pleure... pauvre sénora, chagrin d'amour sans doute, les femmes n'en connaissent point d'autres. (Allant à Aquilina.)** Sénora, belle sénora, du chagrin! ah! je suis désolé!.. mais si votre amant vous a quittée, consolez-vous, moi, le marquis de Forligno, le dernier rejeton d'une famille princière d'Italie, j'en suis toujours pour ce que je vous disais hier; je vous adore et suis prêt à en donner des preuves authentiques...

AQUILINA.

Seigneur marquis, ma réponse à vos offres sera la même dans tous les temps... cessez par grace!.. vous m'affligez!..

LE MARQUIS.

Moi, vous faire de la peine... je serais au désespoir; car je vous suis sincèrement attaché, sénora.

AQUILINA.

Oui je vous crois: votre cœur est généreux et bon!

LE MARQUIS.

Un cœur d'or; puissiez-vous le mettre à l'épreuve.

AQUILINA, se levant.

Et si vous m'aimez, si vous dites vrai, je vous plains : l'amour à mes yeux n'est pas un sentiment avec lequel on puisse jouer, mais je vous le répète, je ne puis rien pour vous.

LE MARQUIS.

Cette franchise me plaît et me désespère. (A part.) Décidément il faudra que je me rabatte sur l'amie... (Clignant de l'œil et regardant Jacintha.) Pas mal, la Jacintha... pas mal, ma parole! pourvu que la place ne soit pas prise aussi!

SCENE III.

LES MÊMES, MIGUEL.

(Miguel a ouvert la porte au dernier mot du marquis. Au bruit qu'il a fait les acteurs de la scène précédente se sont retournés. Pantomime diverse. Aquilina et Miguel se regardent un instant de loin en silence; puis se jettent dans les bras l'un de l'autre, et restent sans mot dire pendant quelques secondes.)

LE MARQUIS, au moment où Aquilina et Miguel s'embrassent.

Scène d'amour et de sentiment...c'est toujours au moment où je viens de me déclarer qu'il arrive... on dirait un parti-pris de moquerie.

(Jacintha va s'asseoir à la toilette où elle reste avec le marquis pendant toute la scène.)

MIGUEL.***

Aquilina, m'as-tu pardonné?

AQUILINA.

Miguel, je t'aime.

MIGUEL.

Ange de tendresse et de sainte abnégation!... je n'ai pas voulu que ta première soirée de gloire à Madrid se passât avec cette douleur pour toi, Naqui, de ne pas voir mes éloges se mêler, comme toujours, aux bravos de la foule, et je suis venu.

AQUILINA.

Merci, Miguel, merci! toi qui t'es souvenu de la pauvre délaissée!

MIGUEL.

Toi, délaissée, Naqui! oh! ne prononce pas ce mot qui me rendrait ennemi de moi-même.

* Le marquis, Jacintha, Aquilina.

** Jacintha, le marquis, Aquilina.

*** Miguel, Aquilina, au milieu de la scène, Jacintha, le marquis dans le fond.

Digitized by Google

AQUILINA.

Non, pas un mot de reproche sur toi, Miguel, tout sur moi, toute la faute à ton infortunée Naqui, qui n'a pas su venir au monde sous une étoile assez brillante. Que puis-je avoir moi, malheureuse, qui soit digne de toi. Oh! quand je serais née reine, encore, encore n'aurais-je pu croire avoir mérité ton amour qui me donne tant de bonheur.

MIGUEL.

Et mes trop courts momens d'extase ravissante, c'est avec toi, Naqui, avec toi seule que je les ai goûtés.

AQUILINA.

Et de quoi me plaindrais-je, alors? quelle femme fut plus heureuse au monde? avoir été aimée ainsi, aimée de toi, Miguel.

MIGUEL.

Va, tu l'es encore et toujours, Naqui.

AQUILINA, s'oubliant.

Qu'as-tu fait, aujourd'hui, Miguel? (Miguel sombre et rêveur s'apprête à répondre.) Oh! non, tais-toi, ne réponds pas, Miguel, tais-toi; si tu ne disais pas vrai, la bonne Vierge pourrait te punir de ton mensonge par un malheur... un malheur sur toi, mon bien-aimé! Et si tu disais vrai, j'aurais trop à souffrir peut-être. Va, j'aime encore mieux craindre et douter. Tais-toi.

MIGUEL.

Oh! Naqui, sois bénie, tu es la plus aimante et la plus douce des femmes.

AQUILINA.

Te trouves-tu heureux, Miguel? ton bonheur seul peut me consoler de ton abandon; te trouves-tu heureux?

MIGUEL.

Ah! je l'avais toujours cru, et d'aujourd'hui seulement je commence à m'en convaincre : il n'est de bonheur pour moi que dans tes bras, Naqui.

AQUILINA.

Que n'y restes-tu, Miguel? va! ils te seront toujours ouverts.

MIGUEL.

Adieu, adieu! homme né pour le mal par ma faiblesse, il faut que j'accomplisse ma destinée. (Il sort précipitamment.)

SCENE IV.

LE MARQUIS, JACINTHA, AQUILINA.

AQUILINA, le regardant partir.

Oh! sa vue a fait du bien à mon cœur; elle lui a donné quelques instans d'une joie triste et mélancolique. (S'animant.) Je me sens mieux disposée. Ah! c'est maintenant que je devrais entrer en scène! Pourquoi le signal ne se donne-t-il pas encore? ce second acte, il ne commencera donc jamais!

JACINTHA.

Pour le coup, chère Aquilina, voici le moment de répéter pour te tenir en haleine.

AQUILINA.

Oui, oui, je veux bien, bonne Jacintha, tout de suite, commençons.

LE MARQUIS.

Ah! l'idée est vraiment excellente. Je serais charmé d'avoir un avant-goût du talent de la belle senora, dans cette scène où on la dit merveilleuse.

AQUILINA.

La réplique donc!

JACINTHA.

La voici! la voici! (Au moment où elle va la donner, paraît la duchesse.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

AQUILINA.

La duchesse d'Herme!

LA DUCHESSE, s'avançant, à Jacintha et au marquis.

Laissez-nous!

Digitized by Google

AQUILINA.

Restez!

LA DUCHESSE, les voyant hésiter, avec hauteur.

Sortez, vous dis-je! (Le marquis sort en s'inclinant.)

JACINTHA, à Aquilina.

Je serai là!

AQUILINA.

Va donc, alors. (Jacintha sort.)

SCENE VI.

LA DUCHESSE, AQUILINA.

AQUILINA, à elle-même sur le devant de la scène.

Sa présence ne peut m'annoncer qu'un malheur.

LA DUCHESSE, même jeu, de l'autre côté du théâtre.

A tout prix, il faut que je l'éloigne, qu'elle parte. (Haut.) Voici la seconde fois que nous nous trouvons en présence, senora, j'aime à croire que je vous rencontrerai plus docile...

AQUILINA.

Ne préjugez de rien, madame.

LA DUCHESSE.

Vous avez un beau talent, senora.

AQUILINA.

La duchesse d'Herme n'a sans doute pas daigné venir trouver la comédienne dans le seul but de lui adresser un banal compliment.

LA DUCHESSE.

Non, mais quand la duchesse d'Herme avoue votre talent et le reconnaît, vous pouvez y croire.

AQUILINA.

Je suis flattée...

LA DUCHESSE.

Vous avez dû faire l'admiration de Séville, comme vous faites ce soir celle de Madrid.

AQUILINA.

Je ne pouvais fermer l'oreille à la grande voix de la foule, et parfois j'ai cru entendre...

LA DUCHESSE.

Le théâtre qui vous a perdue doit bien vous regretter?

AQUILINA.

J'aime à le croire.

LA DUCHESSE.

Au besoin, il vous reprendrait volontiers?

AQUILINA.

Je l'espère.

LA DUCHESSE.

Séville l'Andalouse est une ravissante cité, et vous deviez beaucoup vous y plaire.

AQUILINA.

Beaucoup.

LA DUCHESSE.

Et vous y retourneriez sans peine?

AQUILINA.

Jamais.

LA DUCHESSE.

Vous vous y plaisiez, dites-vous.

AQUILINA.

J'étais avec Miguel.

LA DUCHESSE.

Mais Miguel est perdu pour vous désormais, perdu à Madrid autant qu'il le serait à Séville; et alors que pouvez-vous faire ici, que vous ne fissiez aussi bien là-bas?

AQUILINA.

Ici? j'espère!

LA DUCHESSE.

Tenez, senora, de la franchise. Vous devez partir, il faut que vous partiez. Songez-y. C'est désormais entre nous une paix durable ou une guerre

Digitized by Google

éternelle. Si vous partez, voici un contrat de mille ducats de revenu que je vous assure votre vie durant, et je ne borne ai pas là ma reconnaissance, ma reconnaissance, entendez-vous, car c'est un service que la duchesse d'Herme vous demande. Ma protection vous suivra partout; et PARTOUT, prononcé par moi, n'est un vain mot, jeune fille, ni pour la protection, ni pour la vengeance. Si vous ne partez pas, oh! malheur! malheur!.. car lorsque je punis, je n'ai jamais pu voir d'horizon à ma colère... Eh bien?

AQUILINA, froidement.

Je ne partirai pas.

LA DUCHESSE.

Tu ne m'as donc pas entendue, ou mes oreilles m'ont trompée.

AQUILINA,

Je vous ai bien entendue, et vos oreilles ne vous ont pas trompée. Je resterai, madame!

LA DUCHESSE.

Tu partiras, car Miguel est perdu pour toi, perdu sans retour, te dis-je! veux-tu savoir maintenant où il a passé sa journée, ton Miguel? si tu as désiré lui parler, c'est au palais d'Herme qu'il fallait venir.

AQUILINA, à part.

Elle me tue! mais du moins qu'elle ne puisse le soupçonner.

LA DUCHESSE.

Au palais d'Herme!.. et là, prosterné à mes pieds, tu l'aurais vu se prodiguer et se répandre en longs sermens d'amour, d'amour d'une éternelle durée. Tu l'aurais entendu maudire le jour de honte où il t'a connue, et jeter loin de son cœur et fouler sous ses pieds ton souvenir, jeune fille.

AQUILINA.

Efforts inutiles! va, tu ne m'abuseras pas, duchesse. Lui, cesser de m'aimer, je ne saurais le croire; et tiens, toi-même tu n'y crois pas, duchesse. Ta venue en ces lieux le prouve; tes coups sont mal calculés et portent à faux. Messagère d'amour, il tient encore à moi, puisque vous redoutez ma présence.

LA DUCHESSE.

Ah! il n'y tiendra pas long-temps! voyez la senora fière de sa jeunesse, fière de sa beauté, fière de son talent. Sa jeunesse, je la dessécherai; sa beauté, je la flétrirai; son talent, je l'écraserai. Va! quand tu seras dépouillée de ta fausse auréole de faveur publique et de gloire, quand chaque soir tu subiras les murmures et les huées d'un public insultant, de ce même public enthousiaste aujourd'hui, méprisée de la foule, sans état et sans avenir, mendiante ou courtisane, va, va le retrouver alors ton Miguel. Et je te l'arracherai du front, moi, cette auréole; et je te le ferai, moi, ce public! va, si tu connais dès long-temps le prix dont on paie les bravos, je veux apprendre à mon tour celui dont on achète les sifflets.

AQUILINA, railleuse.

Il fera beau voir, en effet, la grande dame chef de cabale!

LA DUCHESSE.

Oui, la grande dame tout, tout pour t'accabler ou te perdre! (A part.) Avisons au moyen que m'a suggéré Bernardo. (Haut.) Va, tu entendras parler de moi. Au revoir, comédienne!

AQUILINA.

Ah! nous pouvons marcher de pair aujourd'hui : chef de cabale, adieu!

(La duchesse sort.)

SCENE VII.

AQUILINA, seule un instant, puis JACINTHA, puis un SOUS-RÉGISSEUR du théâtre.

AQUILINA.

Est-elle enfin partie?.. oui, oui, et je puis pleurer toutes mes larmes!.. (Elle va se jeter mourante sur la chaise à côté de la table.) Oh! que cette douleur comprimée m'a fait souffrir... oh! mes pleurs, soulagez-moi!.. que va-t-il arriver de tout ceci... cette duchesse aussi puissante que cruelle... pleuve, pleuve sur moi toute sa colère!.. oh! mais qu'elle épargne Miguel... (Se levant.) Si elle allait deviner que c'est par là seulement qu'elle peut me frapper; si ma désobéissance à sa volonté retombait en tourmens sur Miguel!.. oh! je suis trop malheureuse!.. (Elle fond en larmes.)

Digitized by Google

JACINTHA, entrant *.

Vite, vite, dépêchons-nous... le second acte va commencer.

AQUILINA.

Oh! donne, donne, Jacintha.

(Elle lui ôte des mains la brochure et la déchire avec transport.)

JACINTHA.

Que fais-tu?

AQUILINA, éperdue.

Plus, plus de cette vie de sourdes tortures... la mort plutôt, la mort!.. moi que j'aille aujourd'hui feindre la joie et le rire!.. (Presque folle.) Oui, va, jeune fille, amuse ce public blasé qui digère. Sois rieuse, sois sémillante, sois folle... et si tu veux pleurer, tu auras tout un entr'acte pour ce plaisir... mais surtout ne va pas oublier qu'il te faut chaque soir encadrer pour nous une heure de gaîté dans ce cercle d'horribles heures qui t'étouffe... oh! jamais, jamais, je ne veux. (Revenant faible.) Je ne puis jouer...

(Elle pleure.)

JACINTHA, l'asseyant sur le canapé.

Pauvre Aquilina!

LE SOUS-RÉGISSEUR, entrant.

Au théâtre, senora, pour le commencement du second acte.

AQUILINA.

Non, je ne puis, faites annoncer... une indisposition... allez... (Le sous-régisseur se dispose à sortir.) Non, non, arrêtez, une indisposition! et que penserait la duchesse d'Herme? comme elle en triompherait, la hautaine!.. j'y vais, j'y vais... Jacintha, soutiens-moi, je me meurs. (Elles sortent.)

LE SOUS-RÉGISSEUR, l'ayant vue sortir.

Si celle-là va jamais bien loin, par exemple!.. du talent!.. beaucoup de talent!.. mais c'est trop jeune de cœur... ah! les directeurs devraient bien supprimer l'amour dans le cœur de leurs actrices! c'est inconciliable ces deux choses-là : l'amour et le bien du service. Ah! voici son beau galant, à cette heure; il a l'air bien agité.

SCENE VIII.

MIGUELEL, SOUS-REGISSEUR, puis DES ALGUAZILS.

MIGUEL.

Du papier, une plume, de l'encre!..

LE SOUS-RÉGISSEUR.

A cette table, seigneur Miguel... que lui est-il arrivé?.. Bah! ce ne sont pas mes affaires, je me retire. (Il sort.)

MIGUEL, attablé.

Quel nouveau coup pour cette pauvre Aquilina!.. écrivons... le temps presse... (Ecrivant.) « Je viens de tuer en duel un homme, non, un imbécile » qui osait mal parler et de ton talent et de ta personne. Je suis forcé de » fuir, de me cacher. »

LE SOUS-RÉGISSEUR, rentrant précipitamment.

Fuyez, fuyez...

MIGUEL.

Sainte Vierge! les alguazils!.. (Il va pour sortir, à gauche, deux alguazils paraissent; à droite, même jeu.) Il n'est plus temps. Une minute, seigneurs archers, et je vous suis. (Assentiment des archers.) (Ecrivant de nouveau.) « Je n'ai pu fuir, je suis arrêté. A toi, jusqu'à la mort. (Donnant son billet au sous-régisseur.) Pour la senora. (Aux archers.) Je suis à vos ordres. Marchons.

(Ils sortent.)

LE SOUS-RÉGISSEUR.

Un duel! diable! mauvaise affaire. Les édits contre le duel sont terribles en ce pays... j'en suis désolé pour la senora... c'est tout au plus si j'ose lui remettre ce papier... elle ne peut tarder à rentrer... elle n'a qu'un petit bout de scène; et si elle l'a dit comme à la répétition, je lui promets qu'elle en aura fait un de furieux effet. Justement, la voici... je n'ose...

(Il va se mettre dans le fond et attend.)

* Aquilina, Jacintha.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LE SOUS-REGISSEUR, dans le fond, JACINTHA, AQUILINA, LE MARQUIS.

AQUILINA, soutenue de chaque côté, par Jacintha et le marquis.

Ce dernier effort m'a brisée... mais au moins la duchesse d'Herme ne peut pas se vanter de m'avoir fait peur... ai-je été bien jolie, seigneur marquis. (Elle s'assied *.)

LE MARQUIS.

Inénarrable, senora, inénarrable!

AQUILINA.

Ah! tant mieux! (A part.) Si j'avais pu la faire mourir de dépit.

LE MARQUIS.

Et voici un échantillon des couronnes qu'on vous a jetées... ces quelques unes qui sont venues tomber près de la coulisse et que j'ai ramassées pour vous en faire hommage.

(Il ôte une à une les couronnes dont il a le bras entortillé jusqu'au haut.)

AQUILINA.

Oui, c'est un bel état que le mien; et je crois que ce serait pour moi la mort que d'être forcée d'y renoncer. Je goûte un de ces momens d'ivresse, comme je me croyais incapable d'en éprouver désormais.

LE SOUS-RÉGISSEUR, à part, au fond.

Pauvre petite femme! elle va bien en rabattre.

AQUILINA.

C'est au point que j'en suis à être obligée de chercher, pour me rappeler la cause de mes chagrins!

LE SOUS-RÉGISSEUR, approchant.**

Senora, un billet du seigneur Miguel.

AQUILINA, vivement.

Donnez, donnez.

LE SOUS-RÉGISSEUR.

Je m'en lave les mains, et je me sauve. (Il sort.)

AQUILINA.

Un billet de Miguel! pourquoi? (Ayant lu et se levant.) Un duel! arrêté! Miguel! lui!.. ah! seigneur marquis, vous êtes puissant, vous! courez... mais vous n'entendez donc pas!.. Miguel arrêté! en prison pour moi, mon bien-aimé! sauvez-le, seigneur marquis, et je vous aimerai... Lui! mourir! car on le tuera, si vous ne le sauvez! Mais je vous aime, seigneur marquis, je vous aime, et vous me laissez souffrir, vous laissez tuer Miguel... Il n'y a donc plus de pitié, Jacintha.

JACINTHA.***

Calme-toi, calme-toi. (La duchesse entre.)

SCENE X.

LE MARQUIS, LA DUCHESSE, AQUILINA, JACINTHA.

AQUILINA.

Ah! c'est le ciel qui vous envoie, noble dame!

LA DUCHESSE.

Je ne m'attendais pas que tu dusses bénir sitôt ma présence, belle sénora.

AQUILINA.

On vous dit puissante, duchesse.

LA DUCHESSE.

Et je suis plus puissante encore qu'on ne dit.

AQUILINA, avec bonheur.

Oh! vous pouvez donc le sauver alors.

LA DUCHESSE.

Je le puis.

AQUILINA.

Oh! vite, bonne duchesse, vite donc, sauvez-le, arrachez-le de cette odieuse prison.

* Le sous-régisseur, Jacintha, le marquis, Aquilina.
** Jacintha, le marquis, le sous-régisseur, Aquilina.
*** Le marquis, Aquilina, Jacintha.

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Je ne le sauverai pas.

AQUILINA, confondue.

Vous ne le sauverez pas; vous le laisserez mourir.

LA DUCHESSE.

Je le laisserai mourir.

AQUILINA.

Oh! mais comment aimez-vous donc, alors, vous autres grandes dames! mais pour lui épargner un chagrin, je donnerais tout, moi! ma réputation, mon sang, ma vie en ce monde, mon ame dans l'autre.

LA DUCHESSE.

Eh bien! tu peux le sauver, toi qui donnerais tout pour lui. Voyons! il n'y a de salut pour lui que par toi d'abord.

AQUILINA.

Parlez, parlez, comment? faut-il mourir?

LA DUCHESSE.

Retourne à Séville.

AQUILINA, écrasée, à elle-même, après une pause de sombre douleur.

C'est mourir aussi!

LA DUCHESSE.

Eh bien?

AQUILINA, fesant un effort.

Je partirai!

LA DUCHESSE.

Dès demain?

AQUILINA.

Dès demain. Mais vous le sauverez?

LA DUCHESSE.

Je le sauverai.

AQUILINA.

Un serment!

LA DUCHESSE.

Je le jure!

AQUILINA, tombant à genoux.

Oh! je jure aussi de partir, moi!

LA DUCHESSE.

Par le ciel!

AQUILINA.

Par le ciel! (Avec un geste menaçant.) Mais anathème sur vous, si vous ne le sauvez pas, duchesse!

LA DUCHESSE.

Et si tu restes, anathème et malheur sur toi, jeune fille! (Elle sort.)

AQUILINA, s'affaissant.

Et maintenant, mon Dieu! prenez ma vie, elle n'est plus bonne à rien.

LE SOUS-RÉGISSEUR, entr'ouvrant la porte.

Vite, au théâtre, la senora pour sa seconde entrée du deuxième acte.

(Jacintha et le marquis vont pour relever Aquilina pendant que le rideau tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Une vaste et belle salle du palais d'Herme. Sur le devant du théâtre de chaque côté un canapé. Au fond à droite un riche buffet, garni de fruits et de liqueurs.

SCÈNE I.

MIGUEL, LE COMTE D'ARCOS, LE MARQUIS DE FORLIGNO, PLUSIEURS SEIGNEURS.

(Au lever du rideau, Miguel est assis tristement sur le canapé à gauche. Il est vêtu plus richement encore que les autres seigneurs. Ceux-ci se tiennent debout, occupés à boire devant le buffet.)

LE MARQUIS.

Allons, à boire, comte d'Arcos! verse, verse toujours.

Digitized by Google

ARCOS, versant.

Oui, toujours. Tiens, à toi, marquis de Forligno, et tous à la santé de la duchesse d'Herme.

LE MARQUIS.

Et du seigneur Miguel aussi...

TOUS.

A la santé de la duchesse d'Herme! A la santé du seigneur Miguel...

ARCOS.

Mais où donc est-il le mélancolique toréador. Craindrait-il par hasard de déroger en trinquant avec de nobles seigneurs?

LE MARQUIS.

Je l'aperçois, et je vous l'amène. (Descendant la scène.) Allons donc, seigneur Miguel, d'où vous vient cet air un jour de fête? ne ferez-vous pas raison aux santés que vous portent vos amis.

MIGUEL, à lui-même.

Mes amis! (Haut.) Mais oui, marquis de Forligno, je suis à vous! (A lui-même.) Oui, oui, à moi l'orgie! il faut m'étourdir et oublier.

LE MARQUIS, ayant remonté la scène.

Victoire! le voici. (Lui donnant un verre.) A la santé du seigneur Miguel.

TOUS.

A la santé du seigneur Miguel.

MIGUEL, avec courtoisie.

A l'élite de la noblesse de Madrid, à vous mes seigneurs!

(Tous redescendent la scène.)

LE MARQUIS. *

A la bonne heure donc! j'aime à vous voir ainsi, seigneur Miguel. Eh! vive Dieu, la rêverie ne sied pas à notre âge.

ARCOS.

Laisse donc, Forligno, laisse donc! n'as-tu pas deviné le calcul du seigneur Miguel? Ne vois-tu pas que s'il en fait ainsi, c'est uniquement pour plaire à nos dames. Malheureusement le calcul ne lui réussit pas toujours; et bien souvent il ne trouve en échange de sa passion rêveuse et sentimentale qu'un petit amour bien froid et qui n'octroie rien qu'à la sourdine.

MIGUEL. **

Comte d'Arcos, à celui qui vous toiserait le corps vous lui donneriez du revers de votre main au visage; à celui qui me toiserait l'ame, j'infligerais, moi, même châtiment.

LE MARQUIS. ***

Allons, n'allez-vous pas vous fâcher. Eh! vive Dieu, vidons plutôt encore un verre de Chypre ou de Xérès.

ARCOS.

Cela n'empêche pas que j'offre au seigneur Miguel de parier avec lui que la duchesse d'Herme n'ose l'avouer en public pour son cavalier.

MIGUEL.

Accepté le pari, seigneur d'Arcos.

ARCOS.

Et je mets pour enjeu deux mille ducats contre son beau coursier d'Andalousie.

MIGUEL.

Tenu, comte, tenu! va pour mon noble andalou.

ARCOS.

Et si je gagne, seigneur Miguel, je me fais fort avec lui de briller dans l'arène au prochain combat de taureau. Et de par Dieu, si le toréador devient grand seigneur et tient rang de comte, le grand seigneur à son tour peut bien se faire toréador, et briller comme tel.

MIGUEL.

Peut-être, d'Arcos, peut-être. Il est moins difficile de naître et se trouver comte, que d'affronter le taureau et le tuer vaillamment. Tu es né, toi, moi j'ai combattu. Qui peut le plus aurait sans doute pu le moins, cela est évident pour tous; mais le contraire ne m'est pas prouvé, comte!

* Miguel, le marquis, d'Arcos.

** Le marquis, Miguel, d'Arcos.

*** Miguel, le marquis, d'Arcos.

Digitized by Google

D'ARCOS, à lui-même.

Audacieux !

MIGUEL, même jeu.

Insolent !

D'ARCOS, haut.

Et le délai du pari, seigneur Miguel ?

MIGUEL.

Pas plus tard que cette nuit, comte... pas plus tard que cette nuit.

D'ARCOS.

Tu me fais trop beau jeu, Miguel.

MIGUEL.

C'est ce que tu sauras bientôt, d'Arcos.

LE MARQUIS.

Allons, allons, c'est entendu, nous n'avons plus à nous en occuper. Convenons que la duchesse d'Herme fait admirablement les choses. Ce banquet qu'elle nous a donné, comme à la jeunesse la plus aimable et la plus folle de Madrid, était des plus splendides; sa soirée est on ne peut plus magnifique; et les buffets sont garnis de liqueurs exquises et de fruits succulens. Que nous faut-il de plus? vivent Dieu et la joie.

MIGUEL, allant se rasseoir, à lui-même.

Il faut qu'elle se décide aujourd'hui même.

LE MARQUIS, baissant le ton.

Ce n'est pas l'embarras, la société est un peu mêlée. Et à part quelques beaux noms, toi le comte d'Arcos, et moi le marquis de Forligno, le dernier rejeton...

D'ARCOS.

As-tu remarqué cette vieille figure de nécroman? Dieu me damne si j'ai pu en reconnaître le porteur, moi qui connais tout Madrid à la tournure.

(Paraît Rodriguez dans le fond, costumé en nécroman, baguette devinatoire en main.)

LE MARQUIS.

Oui; et l'on dirait une doublure du savantissime sorcier don Ignacio Rodriguez. (L'apercevant.) Mais vive Dieu, le voilà ce beau masque, et nous ne ferons pas mal de lui céder la place. (Ils vont pour sortir.)

D'ARCOS.

Mais avant je veux mettre son savoir à l'épreuve. Holà donc, seigneur sorcier qui vous glissez, furtif et sombre, comme une ombre en peine de mari trompé, pourriez-vous pas me dire la bonne aventure ?

RODRIGUEZ, lui prenant le bras.

Imprudent comte d'Arcos qui va dire à sa maîtresse qu'il passe la nuit au palais d'Herme! Sais-tu ce qu'elle fait à cette heure ta belle Pascalina adorée, dans le riche appartement que tu as meublé exprès pour elle? Elle répond aux tendres aveux d'un jeune page tout galant par des aveux plus tendres encore.

TOUS, riant.

Bravo, le sorcier, bravo!

D'ARCOS.

Tu mens, tu mens par la gorge, sorcier. Rends grâce à cette liberté du bal qui m'empêche de te lever le masque et de te punir.

LE MARQUIS, sortant.

Ah! ah! ah! délicieux, d'Arcos. Et s'il avait dit vrai pourtant.

D'ARCOS, sortant aussi.

Impossible!... Pascalina!...

LE MARQUIS.

Tu feras bien d'y aller voir. Oh! les femmes, mon cher, les femmes...

(Ils sont sortis.)

SCÈNE II.

MIGUEL, RODRIGUEZ.

RODRIGUEZ, à droite, un peu dans le fond, à lui-même.

C'est bien, ils m'ont fait le champ libre; c'est ce que je voulais. La duchesse est mal en cour; la reine ne la mande plus que pour son service: cet amour l'a trop affichée; donnons-lui plus de retentissement encore, et ne restons pas en si beau chemin. (S'avançant jusque derrière le canapé de

Digitized by Google

Miguel, haut.) Et toi, ne veux-tu pas aussi apprendre de moi ta bonne aventure, seigneur Miguel?

MIGUEL.

Que me veux-tu, masque de malheur. Va-t-en piquer la curiosité des autres, et me laisse en paix.

RODRIGUEZ.

Je pourrais pourtant te donner et des conseils qui s'accordent avec tes désirs et une nouvelle qui t'intéresse.

MIGUEL.

Qui es-tu donc, toi qui veux bien prendre intérêt au toréador Miguel.

RODRIGUEZ.

Un sorcier pour tous, mais pour toi... seulement un ami, Ignacio Rodriguez.

MIGUEL.

Vous ici, vieillard.

RODRIGUEZ.

A la faveur de ce déguisement, j'ai espéré me dérober facilement aux yeux de tous, et t'être utile, Miguel.

MIGUEL.

Merci, vieillard, merci!

RODRIGUEZ.

J'ai pensé que malgré l'accomplissement de tes désirs, tu pouvais encore n'être pas heureux.

MIGUEL.

Heureux, moi! moins que jamais, vieillard. Mais qu'est-ce donc que le cœur de l'homme, qui veut toujours ce qu'il n'a pas, mon Dieu. J'ai désiré l'amour noble et fastueux, je le possède aujourd'hui; mais il me semble encore que tout me manque, hélas! Les fêtes m'accablent et me laissent rêveur, l'oisiveté m'ennuie et me fait triste. Lorsque je jette un regard sur le passé, et cela m'arrive souvent, vieillard, je me prends à le regretter avec amertume. Il me semble que lorsque je voyageais alors avec la femme de mon choix, la préférée de mon cœur, moi toréador en renom, elle actrice inimitable, posant partout notre tente où nous pouvions recueillir fortune et gloire, fêtés en tous lieux, et toujours joyeux l'un par l'autre, oh! il me semble que c'était là le bonheur... mais aujourd'hui, depuis un mois que ma position est changée, depuis un mois qu'au sein des plaisirs et des fêtes je crois toucher sans cesse à la félicité suprême, aux jouissances privilégiées des élus, depuis un mois mon âme est sombre et mon cœur vide. Ah! je le crains, à tout ce changement je n'aurai gagné peut-être qu'un remords.

RODRIGUEZ.

Au moins les amis que ta nouvelle fortune t'a faits...

MIGUEL.

Des amis, dis-tu, vieillard? des jaloux et des railleurs! et tout le crédit de la duchesse a suffi à peine pour appaiser la vengeance des lois que soulevait contre moi la mort de deux de ces amis par moi tués en duel. Des amis... ah! si je donnais l'essor à ma colère, ce serait chaque jour à recommencer.

RODRIGUEZ.

Effet d'une position équivoque et pas assez franchement accusée. Il faut que la duchesse t'avoue hautement pour son cavalier.

MIGUEL.

Ah! c'est aujourd'hi le seul vœu de mon cœur, car c'est la seule chose que je n'aie pu encore obtenir.

RODRIGUEZ.

Prie, ordonne, menace, et si l'on te refuse retourne auprès d'Aquilina.

MIGUEL.

Aquilina! hélas! où est-elle à cette heure l'infortunée?

RODRIGUEZ.

A Madrid!

MIGUEL.

A Madrid?

RODRIGUEZ.

De retour de Séville!... je l'ai vue.

MIGUEL.

Aquilina à Madrid!

Digitized by Google

RODRIGUEZ.

Dans ce bal!

MIGUEL.

Oh! je veux la voir, je veux la voir!

RODRIGUEZ, lui-même,

On vient... la duchesse! (A Miguel.) De ce côté, de ce côté!.. (Le gauche.)

MIGUEL, sortant vivement.

Aquilina!

SCENE III.

RODRIGUEZ, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSSE, venant du fond à droite.

Ah! soyez le bien venu, docteur! j'ai à m'entretenir avec vous.

RODRIGUEZ.

Je vous avais dit, duchesse: nous nous reverrons au palais d'Herme, et me voici! parlez, je vous écoute.

LA DUCHESSE.

Miguel, par un caprice d'enfant, me prie chaque jour de déclarer hautement la faveur dont je l'honore en secret. Un caprice de Miguel est sacré pour moi, docteur; car je l'aime comme jamais cœur de femme ne sut aimer. Mais la cour a déjà vu de mauvais œil ma prédilection marquée pour le toréador; et pourtant je désirerais concilier à la fois les intérêts de mon amour et ceux de ma faveur auprès de la famille royale. Puis-je espérer cela, docteur, puis-je l'espérer.

RODRIGUEZ.

Vous le pouvez, duchesse, tout doit plier devant votre énergique vouloir. Ainsi feront le roi, la reine, le bruit public lui-même, si vous osez leur tenir tête.

LA DUCHESSE.

Je l'oserai, docteur, je l'oserai... Oh! mon triomphe sera grand alors.

RODRIGUEZ, à part.

Va, il sera plus court encore! (Haut.) C'est tout ce que vous aviez à me dire, ma fille.

LA DUCHESSE.

Tout, docteur. Comptez sur mon active reconnaissance.

RODRIGUEZ. *

En ce cas, je me retire. (Fausse sortie.) Ah! j'oubliais, duchesse... une grande nouvelle, une nouvelle terrible!...

LA DUCHESSE.

Laquelle, docteur? vous m'effrayez...

RODRIGUEZ.

Melchior...

LA DUCHESSE.

Oh! ne me parlez pas de cet homme, toute ma joie s'en va.

RODRIGUEZ.

Il s'est évadé!

LA DUCHESSE.

Lui, grand Dieu! et ses fers...

RODRIGUEZ.

Il les a brisés... et sa soif de vengeance lui brûle toujours le cœur.

LA DUCHESSE.

En êtes-vous sûr, docteur?

RODRIGUEZ.

Si j'en suis sûr, ma fille!

LA DUCHESSE.

Je mettrai sur ses traces, nous le ressaisirons, nous raffermirons sa chaîne.

RODRIGUEZ.

Impossible! vous n'y réussiriez pas.

LA DUCHESSE.

Oh! qu'il doit me détester, cet homme.

RODRIGUEZ.

S'il vous hait, duchesse!

LA DUCHESSE.

Cette affreuse incertitude me glace d'épouvante.

(Elle tombe accablée sur le canapé.)

* La duchesse, Rodriguez.

Digitized by Google

RODRIGUEZ, à part.

Allons, allons, une bonne terreur que je lui ai glissée dans l'âme, et une idée folle que je lui ai mise dans la tête... non, non ma soirée n'a pas été perdue, et je puis partir maintenant. (Haut.) Si j'apprends quelque chose encore concernant Melchior, je vous en instruirai, ma fille, car ce n'est pas aujourd'hui notre dernière entrevue. Voici votre beau cavalier, je vous laisse. (Il sort. Paraît Miguel.)

LA DUCHESSE.

Oh! qu'il vienne, qu'il vienne... j'ai besoin de sa présence pour dissiper mes frayeurs.

MIGUEL, entrant.

Ne pourrai-je donc rencontrer Aquilina ?

SCENE IV.

MIGUEL, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, allant au devant de Miguel.

Accours, mon bien-aimé.

MIGUEL, à part avec contrariété.

La Duchesse !...

LA DUCHESSE.

Va, ton vœu le plus cher, il sera comblé, et la duchesse d'Herme adoptera ton amour ce soir aux yeux de tous.

MIGUEL.

Serait-il vrai, ma belle duchesse, tu ne m'abuses pas.

LA DUCHESSE.

Moi t'abuser, enfant; tu n'as donc jamais compris combien je souffrais à te refuser ta demande, tu ne comprends donc pas combien je suis heureuse de pouvoir te l'accorder aujourd'hui.

MIGUEL.

Ah! tous mes bonheurs m'arriveront par toi toujours. Laisse-moi te regarder, belle duchesse, laisse-moi lire dans tes yeux combien tu m'aimes, et tu pourras à ton tour lire dans les miens combien tu es aimée, si les yeux sont vraiment le miroir de l'ame.

LA DUCHESSE.

Oh! parle, parle toujours; ta voix résonne à mon oreille comme une enchanteresse mélodie. Non il n'est pas de musique aussi douce que la voix du bien-aimé.

MIGUEL.

Eh! que pourrais-je te dire, duchesse, te dire sans me répéter? je t'aime, je t'aime, je t'aime! C'est tout mon être en un seul mot, esprit et cœur; car je n'ai qu'une pensée et c'est toi, qu'un sentiment et c'est toi encore.

LA DUCHESSE, pensive à part.

Voilà comme il parlait aussi lui, Melchior... c'étaient ce même accent, ces mêmes mots, cette même voix. Oh! leurs deux âmes au moins sont jumelles.

MIGUEL.

Rêveuse duchesse! me volerais-tu, mon amour?.

LA DUCHESSE.

Non, en songeant d'autre chose, c'était encore de toi que je m'occupais, Miguel; car tout aussi chez moi se rapporte à toi dans ma pensée.

MIGUEL.

A la bonne heure, et je te pardonne.

LA DUCHESSE.

Mais tu ne m'as jamais conté, Miguel, l'histoire de ta vie. Sais-tu que rien, pas même le passé, n'est indifférent dans les jours de celui qu'on aime.

MIGUEL.

Moi, je n'estime la vie que par les sentimens, et je n'aimai jamais que deux personnes au monde...

LA DUCHESSE, jalouse.

Deux personnes, Miguel, et lesquelles, s'il te plaît.

MIGUEL.

Toi, d'abord; toi par dessus tout!

LA DUCHESSE.

Et puis?

MIGUEL.

Rassure-toi! un frère!...

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Ah! tu as un frère, Miguel?

MIGUEL.

Je ne l'ai plus; car s'il vivait encore, vivrait-il loin de moi; il aimait trop son peblo, mon pauvre Melchior.

LA DUCHESSE.

Melchior, dis-tu?

MIGUEL.

Le beau Melchior, car c'est ainsi qu'on l'appelait.

LA DUCHESSE, à part.

Plus de doute! son frère!

MIGUEL.

Orphelins tous les deux, c'est lui qui me servait de père, et puis un jour il me quitta, moi tout enfant encore, et il ne revint plus.

LA DUCHESSE, à part.

Melchior!... ah! que je le hais, cet homme qui vient se jeter entre toutes mes joies. (Haut.) A ton tour tu rêves, enfant, et tu me voles; car ce n'est pas de moi que tu songeais.

MIGUEL.

Pauvre frère! je frémis à penser que si je venais à passer devant lui, il ne pourrait me reconnaître. Oh! mais je le reconnaîtrais bien, moi.

LA DUCHESSE.

Va, ne t'attriste pas d'avantage, et parle, parle toujours, ne laisse pas à mon âme le temps de se ressouvenir; quand tu devrais me raconter comment tu fis la connaissance d'Aquilina.

MIGUEL.

Rien de plus simple que cette histoire, duchesse... C'était à Séville. Nous habitions par hasard le même hôtel. Là demeurait aussi un riche colon de la Havane. Il avait vu Aquilina, il l'aimait d'un amour éperdu. Il me chargea de lui proposer de sa part sa main et ses millions. J'allai trouver Aquilina; elle refusa. Pourquoi, lui demandai-je? C'est que je t'aime; répondit-elle; et l'innocente enfant se jeta dans mes bras toute en pleurs. Le colon partit, et nous restâmes à Séville. Ce fut le premier pas dans sa vie de dévoûment et de sacrifice.

LA DUCHESSE.

Assez, assez, Miguel! va, laisse-moi, je veux être seule. (A part.) Oh! il l'aime encore, il l'aime toujours. (Haut.) Eloigne-toi, va raconter à tes amis que la duchesse d'Herme ne reconnaît d'autres lois que tes volontés. A bientôt, enfant!...

MIGUEL.

Toujours trop tard, belle adorée.

SCENE V.

LA DUCHESSE, seule.

Oh! mon sang bouillonne, ma tête se perd. Je voudrais m'étourdir et je ne puis. Je crois marcher sur un volcan. Mon crédit à la cour qui croûle et va tomber peut-être! ce Melchior dont l'évasion m'épouvante comme une sanglante menace, et qui s'en vient ici, pour me torturer, revivre dans son frère! mais cette Aquilina surtout, cette badine andalouse que j'abhorre! Sans elle je pourrais être heureuse encore! sans elle je n'aurais jamais eu de rivale, je serais le premier amour de Miguel, de Miguel qui ne m'aime pas, je le crains, et qui l'aime encore, j'en suis sûre. (Aquilina paraît dans le fond avec le marquis.) Oh! va, reste à Séville, senora, reste à Séville, car si tu reparais à Madrid, tu es morte!

LE MARQUIS, dans le fond.

Allons, allons, avec cet anneau vous ne pouvez manquer de réussir; du courage, je ne m'éloignerai pas. (Il sort.)

SCENE VI.

AQUILINA, LA DUCHESSE.

AQUILINA, dans le fond.

Madame la duchesse...

LA DUCHESSE.

Cette voix! (Elle se retourne.) Toi, ici, téméraire! à Madrid, toi, malgré mon ordre et ton serment! hors d'ici, comédienne, hors d'ici!

Digitized by Google

AQUILINA.

Dieu m'est témoin, madame la duchesse, que je ne viens pas à vous, le cœur gonflé d'émotions haineuses; je viens, la voix suppliante, et l'ame oppressée...

LA DUCHESSE.

Toi, chez moi! hors d'ici, te dis-je! je veux, tiens, te faire jeter à ma porte par des valets. (Allant comme pour appeler.) Mais non, non, pas encore, il faut auparavant jouir de ton abaissement et de mon triomphe. Eh bien! la senora qui veux disputer les cœurs aux grandes dames, comment te trouves-tu, dis-moi, de cette prétention? l'aimes-tu bien toujours, ton Miguel?

AQUILINA.

Accablez-moi, madame, mais écoutez-moi.

LA DUCHESSE.

Moi, t'écouter! c'est à toi de m'entendre. Si tu le voyais aujourd'hui, Miguel, comme il est fier de mon amour qui fait sa gloire! Est-ce donc toi, pauvre fille, qui aurais pu le faire marcher l'égal de tout ce que Madrid a de plus riche et de plus grand. Aussi, comme il m'aime Miguel; comme il est loin aujourd'hui de penser à celle qui n'a pas plus marqué dans sa vie que le songe de la nuit oublié le lendemain au réveil.

AQUILINA.

Oh! rendez-le moi, madame, rendez-le-moi, et je serai votre servante, et tout Madrid saura que vous aimiez et que vous vous êtes vous-même sacrifiée, et tout Madrid applaudira à l'humanité de votre ame. Rendez-le-moi, car vous, vous êtes puissante et enviée. L'éclat et le bruit auront bientôt dissipé vos douleurs; chacun s'empressera à vous consoler, et vos consolations sont encore des fêtes et de la joie à plein cœur. Mais moi, pauvre délaissée, seule et souffrante... ainsi, que voulez-vous que je devienne? Oh! vous me le rendrez, n'est-ce pas? dites que vous me le rendrez, madame, ou j'expire à vos pieds.

LA DUCHESSE.

A merveille, à merveille, jeune fille. Tes paroles sont un baume souverain pour les plaies de mon ame; car tu dois bien souffrir, toi qui es si fière et qui supplies.

AQUILINA.

Oui, je souffre, madame, et j'ai bien expié tous mes mauvais vouloirs contre vous. Et vous devez être satisfaite : Ce doit être assez de larmes de sang offertes en sacrifices à vos volontés méconnues; car depuis un long mois, madame, j'arrose mon pain de mes pleurs le jour, et la nuit de mes pleurs encore j'inonde ma couche d'insomnie. Et vous ne savez pas même tous mes tourmens; car je suis damnée...

LA DUCHESSE.

Damnée!

AQUILINA.

Oui, et concevez-vous ce mot, madame la duchesse : damnée! avoir été séparés sur cette terre, et ne pas se trouver réunis au ciel. Ah! je n'ai pas oublié mon serment et l'anathème; j'avais juré par le ciel de ne plus rentrer à Madrid.

LA DUCHESSE.

Oui, oui, je me souviens... et tu dis vrai!

AQUILINA.

Oh! cet anathème pèse incessamment sur mon cœur et l'oppresse. Levez-le, madame, et Dieu vous récompensera de votre clémence. C'est une ame que vous pouvez lui rendre, et que vous lui enlèveriez. Tenez, tenez, reprenez cet anneau, vous avez dit que celui qui vous le rapporterait, aurait le droit d'attendre de vous une grace; je vous le rapporte, moi, et je vous demande une grace : voyez, je me traîne à vos genoux, prenez, prenez, mais cette grace... (Elle est tombée à genoux et tend l'anneau.)

LA DUCHESSE, le prenant.

Ah! donne. Cet anneau ne l'aura été d'aucun secours, et ce n'est pas pour des gens de la sorte que ma promesse fut faite... Ah! je te vois enfin suppliante à mes pieds... va, restes-y; mais tu ne dois attendre de moi ni pitié, ni merci... oubliée dans ce monde et damnée dans l'autre!

AQUILINA, toujours agenouillée.

Ah! ne me forcez pas à maudire, madame; car vous aussi, vous qui ne tenez pas la promesse faite sur cet anneau; vous qui vous êtes servie d'une ruse infâme... Oh! non, non, je n'ai pas dit infâme... mais seulement d'une ruse... pour m'éloigner. Miguel n'avait tué personne; c'était votre

Digitized by Google

fidèle Bernardo qui lui avait cherché querelle, et qui, du premier coup, tomba fesant le mort... l'erreur reconnue, on eut relâché Miguel, même sans votre entremise... oh! j'ai tout appris depuis... vous voyez bien alors que pour cette promesse faussée et pour cette ruse qui me livre à l'anathème, vous aussi, madame, oh! je ne le souhaite pas, mais vous aussi seriez damnée.

LA DUCHESSE.

Assez, assez, senora, finissons. (Appelant.) A moi, mes valets. (Paraissent des valets.) Ou plutôt, tiens, attends, et juge par toi-même.

AQUILINA, se relevant.

Que va-t-elle faire?

LA DUCHESSE.

Miguel lui-même, Miguel te dira devant tous combien il m'aime et que seule, je suis l'âme de sa vie. (Haut dans le fond et appelant.) Par ici, mes seigneurs, par ici! venez tous! (Tout le monde arrive, hommes et femmes.)

AQUILINA, pendant que l'on arrive, allant se jeter affaissée au canapé de droite.

Le souffrirez-vous, mon Dieu!

(Elle rabat son capuchon sur sa tête. Le marquis arrive des premiers et va se placer debout, derrière le canapé d'Aquilina.)

SCÈNE VIII.

D'ARCOS, MIGUEL, LA DUCHESSE, AQUILINA, LE MARQUIS.

LA DUCHESSE.

Moi, duchesse d'Herme, grande d'Espagne, je reconnais et proclame roi de mes pensées, le toréador Miguel! (Sensation.)

D'ARCOS.

Décidément, j'ai du malheur aujourd'hui. Le sorcier qui m'a dit la bonne aventure, n'avait pas menti, et (A l'oreille de Miguel.) j'ai chez moi deux mille ducats qui sont à vous, seigneur Miguel.

LA DUCHESSE.

Et toi, Miguel, mon beau seigneur, ne feras-tu rien à ton tour pour me plaire?

MIGUEL.

Moi, Miguel, toréador, je reconnais et proclame reine de mes pensées, sa grandesse la duchesse d'Herme, et suis prêt à la soutenir envers et contre tous avec la dague ou l'épée.

LA DUCHESSE.

Eh bien! tu as pu l'entendre, incrédule senora!

LE MARQUIS.

Non, madame! Dieu lui a épargné cette horrible douleur. (Découvrant la tête d'Aquilina.) Elle est évanouie!

LA DUCHESSE.

Déception! évanouie!

MIGUEL.

Aquilina! (Il se précipite à ses genoux avec désespoir.)

LA DUCHESSE.

Et maintenant, mes seigneurs, à la danse et au festin!

TOUS, excepté Miguel.

Vive la duchesse d'Herme! (Le rideau tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Une petite chambre d'un aspect assez mesquin. Porte au fond, porte latérale à gauche, à droite, porte secrète, un vieux sopha, quelques chaises usées.

SCÈNE I.

LA DUCHESSE, L'HOTESSE.

(Au lever du rideau, l'Hôtesse se trouve à la porte du fond qu'elle tient entr'ouverte.)

L'HOTESSE.

Vous pouvez entrer, madame la duchesse; ceci n'est qu'une chambre commune qui conduit à la sienne, et j'ai l'honneur de vous dire que nous sommes seules. (La duchesse entre.)

Digitized by Google

LA DUCHESSE, promenant son regard.

C'est ici qu'elle habite? cette maison est bien pauvre et bien triste!

L'HOTESSE.

Ah! dam! la comédienne a fait comme l'Hôtesse du soleil, depuis quatre mois elle a bien décliné... qui l'eût dit le jour où elle assistait à ce combat de taureaux sur le balcon qu'elle m'avait loué, que nous nous retrouverions au bout de si peu de temps, moi l'hôtesse de la maison maudite dans une des rues les plus sombres et les plus sales de Madrid, elle ma locataire? voilà pourtant, comme tout change!

LA DUCHESSE, montrant la porte à gauche.

Et cette porte, dites-vous?

L'HOTESSE, allant l'ouvrir.

Cette porte donne dans sa chambre qui n'est pas belle non plus, vous pouvez voir... et la chambre donne sur l'autre escalier, vous savez?

LA DUCHESSE.

Et la porte secrète dont vous m'avez remis la clé?..

L'HOTESSE.

Ah! oui la porte secrète, tenez, la voici... approchez madame la duchesse; car il faut être près pour la voir, elle est si bien cachée. (La duchesse approche.) Elle a donné lieu à une bien fatale histoire... (Redescendant.) Il y a de cela bien long-temps, c'est un mari jaloux qui la fit pratiquer, dit-on. Un jour il surprit sa femme avec un amant et les poignarda tous deux, c'est ce qui fit donner à la maison le nom de maison maudite; c'est bien connu dans le quartier, allez! et il faut être bien malheureux et bien abandonné pour venir y chercher un asile.

LA DUCHESSE.

C'est bien, je sais tout ce que je désirais apprendre et je vous quitte.

L'HOTESSE. (Elle sort.)

J'ai bien l'honneur de vous saluer, madame la duchesse, votre servante...

SCENE II.

L'HOTESSE, seule.

C'est bien dur tout de même, vous m'avouerez, de se trouver ici, après avoir commandé en maîtresse à l'hôtel du Soleil, le plus bel hôtel de Madrid! voilà où les hommes vous mènent...mon mari qui s'avisede partir à cinquante ans avec une actrice, emportant tout et me laissant sur le pavé!.. aussi je les ai en horreur... ces comédiennes! je voudrais les voir pendre toutes jusqu'à la dernière! pourtant la sénora qui loge ici est bien douce, la pauvre créature... je dis pauvre, et je n'ai pas tort, car elle ne sera bientôt plus qu'une meurt-faim. C'est égal, je me chargerais bien de la loger pour rien tant qu'elle me vaudra des aubaines pareilles à celle d'aujourd'hui... elle paie bien, cette duchesse. (Faisant sonner une bourse.) Il ne faudrait pas beaucoup de bourses comme celle-là pour monter une des plus belles maisons de Madrid... et tout cela pour lui donner quelques renseignemens, et lui prêter une clé, dont elle veut faire je ne sais quoi, par exemple, et je m'en inquiète peu, car elle ne veut pas voler, et après tout elle ne ferait pas grand butin ici... mais j'entends monter, c'est sans doute la sénora qui rentre... il n'est pas nécessaire qu'elle me trouve ici.

(Elle sort.)

SCENE III.

AQUILINA, JACINTHA, elles arrivent par la porte du fond.

AQUILINA, avec brusquerie.

Eh bien! tu l'as voulu, tu as désiré me suivre jusqu'ici, en es-tu plus contente?

JACINTHA.

Sans doute, chère Aquilina! comment ne serais-je pas heureuse de me retrouver avec toi, après trois mois de séparation.

AQUILINA.

C'est incroyable, comme il y a des gens qui vous poursuivent de leur amitié dont vous n'avez que faire!

JACINTHA.

C'est donc pour moi que tu dis cela, Aquilina? c'est bon, alors, je me retire... oh! mais c'est bien mal à toi, Aquilina, c'est bien mal, et je

Digitized by Google

ne l'aurais jamais cru... adieu... (Pleurant et s'en allant.) Adieu... et pour jamais...

AQUILINA, courant après elle.

Oh! non, reste, Jacintha, reste et pardonne! tu m'aimes toi; mais que veux-tu? le malheur a tellement aigri mon caractère, viens, viens, et oublie ce que je t'ai dit.

JACINTHA.

A la bonne heure, Aquilina, je te reconnais enfin, et causons.

AQUILINA.

Pauvre amie! il m'a fallu bien des tortures, pour en venir au point de te méconnaître.

JACINTHA.

Oui, méchante, depuis cette nuit fatale où le marquis te fit emporter mourante du palais d'Herme, as-tu bien pu me laisser sans nouvelles de toi.

AQUILINA.

Que veux-tu, Jacintha, je n'aime à être pour personne un objet de pitié, et depuis cette nuit c'est tout ce que je pouvais être.

JACINTHA.

Encore! peux-tu bien me parler ainsi... toi un objet de pitié pour ta Jacintha... une amie!.. toujours une amie, et nous aurions pleuré ensemble...

AQUILINA.

Et toi, Jacintha, toi du moins es-tu heureuse?

JACINTHA.

Trop heureuse, Aquilina, car mon bonheur me fait rougir quand je te vois ainsi sombre et désolée...

AQUILINA.

Et le marquis?..

JACINTHA.

Ah! j'oubliais! il m'épouse, et c'est toi qui me vaux cela, incomparable amie! car c'est ton refus qui l'a poussé à me faire la cour, et de cour en cour il fait enfin la folie de m'épouser, il a profité, comme il dit, d'un moment où la place n'était pas prise...

AQUILINA.

Tant mieux, tu seras heureuse avec lui...

JACINTHA.

Oui, d'un bonheur calme, et qui, s'il ne me donne jamais de grande joie, du moins ne me causera jamais non plus de tourmens... ce n'est pas comme toi, pauvre Aquilina!.. hélas! ce qu'il y a de mieux au monde, les caractères profonds et dévoués, ceux-là seuls seront donc toujours faits pour souffrir, et pourtant, si tu voulais, Aquilina, ton sort serait bien heureux... car il y a un ami du marquis, plus grand seigneur encore que lui, qui ne t'a vue qu'une seule fois, le jour de ton début à Madrid, et qui est fou de toi, qui demande sans cesse de tes nouvelles, il t'épouserait aussi, celui-là!

AQUILINA.

Pas un mot de plus, Jacintha, ou va-t-en.

JACINTHA.

Toujours la même. Tu l'aimes donc encore, ton bel infidèle. Tiens! je ne voulais pas t'en parler, mais tu m'y forces.

AQUILINA.

Si je l'aime! tu me connais, Jacintha, et tu le demandes. Tiens, après la nuit que tu m'as rappelée, j'étais décidée à mourir; je pensais que ma mort pouvait être utile à Miguel. J'allai trouver le docteur, le vieux Rodriguez..il s'intéresse à mon sort, il me commanda d'espérer. Là parfois depuis, j'ai trouvé quelques souvenirs de Miguel. Et pas plus tard qu'hier il m'annonçait par une lettre son retour... mais il viendra trop tard peut-être...

JACINTHA.

Trop tard, que veux-tu dire?

AQUILINA.

Je m'entends, Jacintha.

JACINTHA.

Méditerais-tu quelque sinistre dessein?

AQUILINA.

Non, non, je laisse faire au temps...

JACINTHA.

Oh! Aquilina, je te comprends! je te comprends et c'est affreux! Oui,

Digitized by Google

oui, ce ne peut être que cela. Cette chambre pauvre et nue, cette pâleur que je n'avais pas encore remarquée en toi... oh! la misère, la misère hideuse peut-être!

AQUILINA.

Qu'importe, Jacintha, qui me tue de la tristesse ou de la faim?

JACINTHA.

Oh! mais c'est horrible, cela!.. Et tes amis, Aquilina? et tes amis... oh! tiens, vois, je pleure...

AQUILINA.

Et tu me fais pleurer aussi, Jacintha, tu m'ôtes le peu de courage qui me reste, et dont j'ai besoin. Hélas! je ne devrais pas te dire cela; mais tu es si bonne, toi, Jacintha, et je le crois, ce serait un crime que de me taire. Tu le sais, nous ne sommes pas prévoyantes, nous autres à notre âge, et après la perte de mon état, car mon état était perdu, et j'aurai préféré mendier que d'aller encore grimacer le rire; après la perte de mon état, mes ressources se sont bien vite épuisées, et pourtant, tu le vois, mon entourage n'était pas brillant; car je voulais que tout autour de moi, fût empreint de la tristesse de mon ame, portât le deuil de mon bonheur; et (D'une voix sombre.) j'ai choisi de préférence la maison maudite, moi la damnée!

JACINTHA, se levant vivement.

Non, cela ne peut plus durer ainsi. Sans adieu, Aquilina, sans adieu! Espère et revis! (Elle sort précipitamment.)

SCÈNE IV.

AQUILINA, allant après elle.

Où vas-tu, Jacintha, où vas-tu? Elle ne m'entend plus, elle est déjà loin... Espère et revis, m'a-t-elle dit!.. Oui, si l'amitié suffisait à mon cœur, j'espérerais par toi, et je revivrais avec toi, bonne Jacintha. Mais hélas! un autre sentiment le remplit et l'absorbe. Oh! que je souffre donc, mon Dieu! n'importe! la vue de Jacintha a ranimé ma vie prête à s'éteindre. Après trois mois, mon ame s'est rouverte au bonheur de l'amitié. Un malheur n'arrive jamais sans un autre, dit-on; s'il pouvait en être ainsi pour moi d'un bonheur, hélas! Oh! relisons la lettre de Miguel. (Lisant.) « Chère Naqui, je t'ai toujours dit : espère; mais maintenant je » change de langage, et ne te dis plus d'espérer; car mon retour n'est plus » un espoir lointain; c'est une réalité prochaine. A demain, tu verras! » (Parlant.) C'était hier qu'il disait à demain; et la journée est bien près d'être finie! minuit bientôt. (Pleurant.) Ah! ce sera donc encore un espoir déçu. J'entends marcher! serait-ce lui! oh! cette pensée!.. O mes forces, vous qui m'avez suffi aux jours de misère et de deuil, ne m'abandonnez pas au jour de joie et de triomphe. (Paraît Miguel.)

SCENE V.

AQUILINA, MIGUEL.

AQUILINA.

Miguel!

MIGUEL.

Aquilina! (Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.)

AQUILINA.

Toi de retour enfin! oh! mais laisse-moi te voir, laisse-moi te toucher; que je m'assure au moins que ce n'est pas un doux songe. Oui, oui, c'est bien toi, Miguel. Oh! je vais mourir de joie à tes pieds... (Retombant.) Mais non, tu ne m'as pas dit encore, Miguel, si c'est une froide visite à la pauvre infortunée pour qu'elle ne meure pas de sitôt, ou bien si c'est...

MIGUEL.

Un retour éternel, Aquilina, oh! n'en doute pas! A toi, maintenant, à toi pour jamais.

AQUILINA.

Oh! c'est que le chagrin rend si méfiante; et mon ame s'était si bien fermée au bonheur.

MIGUEL.

Qu'elle se rouvre donc à la joie, à l'amour, car nous ne nous quitterons plus.

AQUILINA.

Oui, oui, je cherche à te croire, et j'y réussis. Oui, Miguel n'a jamais été menteur, et s'il le dit, c'est que ce sera. Oh! mais alors, laisse, laisse-

Digitized by Google

moi m'appuyer sur toi, mon doux Miguel, car je succombe à l'ivresse de mon ame.

MIGUEL.

Oh! pardonne-moi, Naqui, pardonne-moi tous les tourmens que je t'ai causés. Mon cœur ne fut jamais de moitié dans les torts de ma tête et de mes sens. J'obéissais à je ne sais quelle impulsion fatale. Hélas! qu'on est jeune à vingt ans. Oh! ton pardon, Naqui, il me faut ton pardon; car toi, je te vénère autant que je t'aime. Toi, Naqui, tu es de ces ames saintes en qui l'amour est la plus pure et la plus noble des vertus; tu es de ces ames saintes qui n'ont plus de sœurs qu'au ciel. (S'agenouillant.) Ange, daigne m'absoudre; tiens, à tes genoux le coupable, mais plus malheureux encore que criminel; car, puisse-tu le croire, autant que toi, Naqui, autant que toi, j'ai souffert à ton cœur.

AQUILINA.

Et j'ai voulu mourir! oh! c'est maintenant qu'il fait bon vivre!

MIGUEL.

Ne me méprise pas, Naqui. Va, si tu avais pu lire dans le flux et le reflux de mes tumultueuses pensées, tu te serais dit avec compassion : c'est un bien long délire auquel il est en proie; car c'était un délire... et puis, un jour, je hâtais le terme de ma faute et de tes douleurs, je te revenais, Naqui, lorsqu'un arrêt d'exil vint la frapper elle. Confinée dans son château des Asturies, la laisserai-je supporter seule cette disgrace qui lui arrive par moi? ah! ce serait d'un lâche! Et je la suivis. Aveugle! Là-bas l'exil s'enveloppait de fêtes; ici l'abandon s'abreuvait de désespoir. Oh! pour ce long passé d'amertume, me pardonneras-tu, Naqui, et ne me mépriseras-tu pas?

AQUILINA.

Enfant, aime-t-on ce que l'on méprise, et peut-on mépriser ce qu'on aime?

MIGUEL.

Tu le vois, Naqui, ce n'est pas Miguel le grand seigneur qui vient à toi; de Miguel grand seigneur, il n'en est plus, Dieu merci! mais c'est le seul Miguel que tu aies connu, Miguel le toréador.

AQUILINA.

Oui, Miguel, oui, mon doux maître, et que c'est bien à toi de m'être revenu sous ces habits.

MIGUEL.

Va, je les ai repris pour toujours. Avec eux seulement, je puis être heureux et tranquille. Va, nous retournerons à Séville que nous n'aurions jamais dû quitter. Eloignons-nous de ce Madrid où nous n'avons trouvé que douleurs et mécomptes. Madrid! je l'abhorre désormais. Sans lui, Aquilina, je n'aurais cessé jamais de t'appartenir. L'Espagne est assez vaste pour nous offrir encore de l'or et des triomphes. Ah! redevenons, crois-moi, toi, l'actrice brillante et adorée, moi, le toréador toujours vainqueur.

AQUILINA.

Oh! parle! je ne puis me rassasier de t'entendre. Je t'écoute et je pleure. Mon Dieu! le bonheur fait donc verser plus de larmes encore que l'infortune... nous partirons dès demain, n'est-ce pas?

MIGUEL.

Demain, tous mes arrangemens sont pris pour quitter Madrid.

LA DUCHESSE, entrant par la gauche.

Il n'y manque qu'un assentiment, enfans; mais c'est le mien.

AQUILINA.

La duchesse!

MIGUEL.

Vous ici, madame.

SCENE VI.

LA DUCHESSE, MIGUEL, AQUILINA.

AQUILINA.

A mon tour de vous dire, duchesse : hors d'ici, hors d'ici! car je suis chez moi!

MIGUEL, l'arrêtant.

Aquilina!

LA DUCHESSE, d'une voix sourde.

Ne te presse pas trop de triompher, senora, et prie Dieu qu'il ne t'inspire que des paroles sans fiel et sans blessure; car ma patience est à bout.

Digitized by Google

MIGUEL, à Aquilina.

Garde de l'irriter, il y va de nos rêves d'avenir.

LA DUCHESSE.

Laissez-nous, senora.

AQUILINA.

Moi que je vous laisse! (Miguel lui fait signe d'obéir.) Oui, oui, je ne dois pas me montrer aussi cruelle que vous. Mais je ne vous accorde que cinq minutes, cinq minutes, duchesse; car je commande ici. (A part sur le devant de la scène.) Oui, cette épreuve peut seule confirmer mon bonheur... Oh! que je tremble hélas! mais aussi s'il me préfère, quelle joie alors!

(Elle sort.)

SCENE VII.

MIGUEL, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Miguel, il faut me suivre.

MIGUEL.

Jamais, duchesse, n'y comptez plus! jamais.

LA DUCHESSE.

Tu me hais donc, Miguel.

MIGUEL.

Non, duchesse, non; car je ne puis avoir de la haine pour vous, non plus que je n'aurai de l'amour désormais.

LA DUCHESSE.

Ah! j'aime encore mieux sa haine que cette indifférence.

MIGUEL.

Que voulez-vous, duchesse; j'avais cru voir le bonheur dans la splendeur de votre amour; vous aviez espéré le trouver dans l'humble toréador que vous éleviez jusqu'à vous. Erreur des deux parts, il est de notre sagesse de la faire cesser.

LA DUCHESSE.

Oh! ces froides paroles...

MIGUEL.

Car vous n'avez rencontré dans mon amour qu'emportement et jalousie; et je n'ai recueilli, moi, dans le vôtre que déception et froideur.

LA DUCHESSE.

Miguel, Miguel, tu te perds et tu me tues...

MIGUEL.

Et puis ce que j'ai souffert, je n'étais pas né pour le souffrir. Sur mon passage, j'entendais tout bas murmurer ces mots: c'est l'amant de la duchesse d'Herme; heureux cavalier, il n'a à s'inquiéter de rien, tout lui vient à souhait. J'entendais cela, duchesse, et je n'en tirai pas vengeance, et je dévorais ma rage; car cela devait sembler vrai. Non, non, à ce prix je n'ai pas les épaules assez fortes pour soutenir le poids d'un manteau de cour. Loin, loin de moi cet opprobre doré, assez de cette magnifique honte!..

SCÈNE VIII.

AQUILINA, MIGUEL, LA DUCHESSE.

AQUILINA, rentrant, à part.

Bien, mon noble Miguel, bien: maintenant je suis sûre d'être aimée. (Haut.) L'heure est expirée, duchesse.

LA DUCHESSE.

Ah! c'est toi, jeune fille. Viens, aie pitié de moi, pitié de Miguel, plus qu'il n'en a lui-même, pitié de toi aussi. A mon tour de te dire: grâce! vois, à genoux, à genoux la duchesse d'Herme!..

AQUILINA.

Abaissement inutile! vaines prières. J'ai trop souffert par vous, duchesse. Et comme je vous ai trouvée sans cœur, vous me trouverez sans pitié.

LA DUCHESSE, debout.

Mais tu ne veux donc pas entendre que je l'aime, ton amant, que je l'aime jusqu'au crime.

AQUILINA.

Et c'est ainsi que je l'aime aussi, moi; mais j'ai cela sur vous que je suis aimée.

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

C'est là ton dernier mot, jeune fille !

AQUILINA.

Le dernier, duchesse.

LA DUCHESSE.

Et toi, Miguel, tout ce que tu pouvais avoir à me dire ?

MIGUEL.

Je l'ai dit.

LA DUCHESSE, se laissant tomber affaissée sur une chaise à droite, à part.

Que Dieu voie et juge.

MIGUEL, à part à Aquilina.

Et maintenant, partons, Aquilina, n'attendons plus à demain ! c'est aujourd'hi, c'est à l'instant.

AQUILINA.

Laisse-moi te dire, Miguel, combien je t'aime et te remercie.

MIGUEL.

Oh ! ne perdons pas une minute, Aquilina. Je cours à deux pas d'ici... de l'or et des papiers, et je suis à toi dans quelques secondes. Bon espoir.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

AQUILINA, dans le fond ; LA DUCHESSE, toujours assise et accablée.

AQUILINA.

Oui, va, mon doux Miguel, va tout préparer pour ce bienheureux départ. Oh ! je ne me sens pas de joie ; et ces atteintes du besoin qui tout-à-l'heure encore me déchiraient, je ne les ressens plus. La joie fait donc tout oublier... Plus de douleur maintenant... plus de sombre jalousie... je vais enfin goûter le repos ! (Elle va pour entrer dans sa chambre.)

LA DUCHESSE, se levant menaçante.

Oui !.. le repos de la tombe !

SCÈNE X.

LA DUCHESSE, AQUILINA, puis RODRIGUEZ, puis MIGUEL.

AQUILINA.

Qui me parle de mourir ? vous, duchesse !

LA DUCHESSE, tirant le verrou de la porte du fond.

Espérais-tu donc te soustraire à ma vengeance. Je t'aurais menacée tant de fois, et ce serait en vain...

AQUILINA.

Et rien, rien hélas pour protéger mes jours... mais, peut-être à ma voix...

LA DUCHESSE.

A ta voix !.. Oh ! nulle puissance humaine ne pourrait te sauver. Tout ici m'est vendu. Va, fais ta dernière prière, si tu en as la force ; car l'heure de ma justice est sonnée.

AQUILINA.

Quoi ! mourir... mourir si près du bonheur.

LA DUCHESSE.

M'aviez-vous donc si mal jugée qu'à votre compte la vengeance ne dût pas marcher aussi vite que l'outrage ? va, la belle préférée, ils vont accourir vers toi les mêmes poignards qui l'auront frappé aussi ton Miguel !..

AQUILINA.

Oh ! Miguel !..

LA DUCHESSE.

En ce moment il expire.

AQUILINA, à Rodrigues qui paraît à la porte secrète.

Sauvez, sauvez Miguel.

RODRIGUEZ, de sa voix de vieillard.

Miguel ne mourra pas, et c'est à toi de trembler, duchesse !

LA DUCHESSE.

Que viens-tu faire ici, vieillard ?

RODRIGUEZ.

Te punir, grande dame !

LA DUCHESSE.

Téméraire, l'âge a glacé ton bras, et je ne te crains pas, vieillard.

Digitized by Google

RODRIGUEZ.

Le vieillard, DON... (De sa voix naturelle et fortement accentuée.) Mais le jeune homme !

LA DUCHESSE, à elle-même.

Cette voix !..

RODRIGUEZ.

Regarde !

(A ce moment la défroque et la barbe du vieux sorcier sont tombées et laissent reparaître le Melchior d'autrefois.)

LA DUCHESSE, regardant

Melchior !

RODRIGUEZ.

Lui-même.

LA DUCHESSE.

Oh ! j'ai peur !..

RODRIGUEZ.

Le crois-tu, maintenant, que tu vas mourir ? mais d'abord, écoute, et reconnais le doigt de Dieu !

LA DUCHESSE.

Que va-t-il dire ?

RODRIGUEZ.

Ah ! tu envoies tes amans aux prisons d'état et prends des assassins éprouvés pour les exécuteurs de tes hautes œuvres, duchesse. Eh bien ! ces assassins, en me donnant à eux pour camarade de cachot et d'infortune, c'est toi qui les avais faits mes amis... par eux j'ai tout appris; et, de l'or que tu as envoyé au vieux Rodriguez pour ses révélations, de cet or Melchior les a payés pour qu'ils ne servissent pas tes fureurs contre Miguel ; merci donc de toutes tes largesses, Maria ! et la maison maudite, cela me connaissait, moi, moi le sorcier, et je suis venu. Tu le vois bien, alors, duchesse, Miguel vivra, te dis-je... et toi, tu vas mourir.

LA DUCHESSE.

Oui ! c'est le doigt de Dieu !.. mais grâce... oh ! grâce !.. ma fortune, une réhabilitation pour toi, des honneurs...

AQUILINA.

Oui, grace ! pardon même pour elle !

RODRIGUEZ.

Tu pourrais pardonner, toi, jeune fille; mais, moi, tiens, je venge et punis. (Il poignarde la duchesse.)

AQUILINA.

Un meurtre !.. malheur...

RODRIGUEZ, effaré, tendrement.

Tout à mon bien-aimé Péblo, maintenant.

MIGUEL, en dehors, frappant.

Ouvre, ouvre, Naqui, c'est moi !

(Aquilina court précipitamment ôter le verrou. Miguel entre.)

RODRIGUEZ.

Partez, enfans, partez... Moi je reste.

MIGUEL, avec étonnement et joie.

Que vois-je ! Melchior ! mon frère !

RODRIGUEZ.

Quoi !.. que dit-il ? tu serais...

MIGUEL.

Péblo !

RODRIGUEZ.

Péblo ! lui... mon frère... oh ! dans mes bras : j'ai retrouvé mon frère !..

(Ils s'embrassent avec transport.)

20 IV 65

FIN.

Imp. J.-R. MEVREL, pass. du Caire, 54.

Digitized by Google